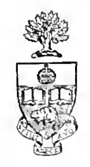



VITAM
IMPENDERE
VERO.



[illegible]

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

Sanabilibus ægrotamus malis, ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus juvat.
Sen. de irâ L. II. c. 13

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LXVI.

Avec Privilege de Noſſeigneurs les Etats d'Hollande & de Weſtfriſe.

TABLE
DES MATIERES,

POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisiéme.
IV. le Tome quatriéme.
n les notes.

*

Fin de la Table.



E M I L E,

O U

DE L'EDUCATION.

Suite du Livre quatrieme.

„ IL y a trente ans que dans „ une Ville d'Italie, un jeune „ homme expatrié ſe voyoit „ reduit à la derniere miſere. „ Il étoit né Calviniſte ; mais par les ſui- „ tes d'une étourderie, ſe trouvant fu- „ gitif, en pays étranger, ſans reſſource, „ il changea de religion pour avoir du „ pain. Il y avoit dans cette Ville un „ hoſpice pour les Proſélites, il y fut „ admis. En l'inſtruiſant ſur la contro- „ verſe, on lui donna des doutes qu'il „ n'avoit pas, & on lui apprit le mal „ qu'il ignoroit : il entendit des dogmes

„ nouveaux, il vit des mœurs encore „ plus nouvelles ; il les vit, & faillit „ en être la victime. Il voulut fuir, on „ l'enferma ; il se plaignit, on le punit „ de ses plaintes, à la merci de ses tirans, „ il se vit traiter en criminel pour n'a- „ voir pas voulu céder au crime. Que „ ceux qui savent combien la premiere „ épreuve de la violence & de l'injusti- „ ce irrite un jeune cœur sans expérien- „ ce, se figurent l'état du sien. Des lar- „ mes de rage couloient de ses yeux, „ l'indignation l'étouffoit. Il imploroit le „ ciel & les hommes, il se confioit à „ tout le monde, & n'étoit écouté de „ personne. Il ne voyoit que de vils do- „ mestiques soumis à l'infâme qui l'ou- „ trageoit, ou des complices du même „ crime, qui se railloient de sa résistan- „ ce & l'excitoient à les imiter. Il étoit „ perdu sans un honnête Ecclésiastique „ qui vint à l'hospice pour quelque af- „ faire, & qu'il trouva le moyen de „ consulter en secret. L'Ecclésiastique „ étoit pauvre, & avoit besoin de tout „ le monde ; mais l'opprimé avoit en- „ core plus besoin de lui, & il n'he- „ sita pas à favoriser son évasion, au „ risque de se faire un dangereux en- „ nemi.

„ Echappé au vice pour rentrer dans „ l'indigence, le jeune homme luttoit „ ſans ſuccès contre ſa deſtinée : un mo- „ ment il ſe crut au-deſſus d'elle. A la „ premiere lueur de fortune, ſes maux „ & ſon protecteur furent oubliés. Il „ fut bientôt puni de cette ingratitude, „ toutes ſes eſpérances s'évanouirent : ſa „ jeuneſſe avoit beau le favoriſer, ſes „ idées romaneſques gâtoient tout. „ N'ayant ni aſſez de talent, ni aſſez „ d'adreſſe pour ſe faire un chemin fa- „ cile ; ne ſachant être ni moderé, ni „ méchant, il prétendit à tant de choſes, „ qu'il ne ſut parvenir à rien. Retombé „ dans ſa premiere détreſſe, ſans pain, „ ſans azile, prêt à mourir de faim, il „ ſe reſſouvint de ſon bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en „ eſt bien reçu ; ſa vue rappelle à l'Ec- „ cléſiaſtique une bonne action qu'il „ avoit faite ; un tel ſouvenir réjouit „ toujours l'ame. Cet homme étoit na- „ turellement humain, compatiſſant ; il „ ſentoit les peines d'autrui par les ſien- „ nes, & le bien-être n'avoit point en- „ durci ſon cœur ; enfin les leçons de „ la ſageſſe & une vertu éclairée avoient „ affermi ſon bon naturel. Il accueile le „ jeune homme, lui cherche un gîte,

„ l'y recommande ; il partage avec lui
„ ſon néceſſaire , à peine ſuffiſant pour
„ deux. Il fait plus , il l'inſtruit le conſo-
„ ſole , il lui apprend l'art difficile de
„ ſupporter patiemment l'adverſité. Gens
„ à préjugés , eſt ce d'un Prêtre , eſt-ce
„ en Italie que vous euſſiez eſperé tout
„ cela ?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit un
„ pauvre Vicaire Savoyard , qu'une
„ aventure de jeuneſſe avoit mis mal
„ avec ſon Evêque , & qui avoit paſſé les
„ les monts pour chercher les reſſources
„ qui lui manquoient dans ſon pays. Il
„ n'étoit ni ſans eſprit , ni ſans lettres ;
„ & avec une figure intéreſſante, il avoit
„ trouvé des protecteurs qui le placerent
„ chez un Miniſtre pour élever ſon fils.
„ Il préferoit la pauvreté à la dépendan-
„ ce & il ignoroit comment il faut ſe
„ conduire chez les Grands. Il ne reſta
„ pas long tems chez celui-ci ; en le
„ quittant il ne perdit point ſon eſtime ;
„ & comme il vivoit ſagement & ſe fai-
„ ſoit aimer de tout le monde, il ſe flat-
„ toit de rentrer en grace auprès de
„ ſon Evêque , & d'en obtenir quelque
„ petite Cure dans les montagnes, pour y
„ paſſer le reſte de ſes jours. Tel étoit le
„ dernier terme de ſon ambition.

„ Un penchant naturel l'intéreſſoit
„ au jeune fugitif, & le lui fit examiner
„ avec ſoin. Il vit que la mauvaiſe for-
„ tune avoit déjà flétri ſon cœur , que
„ l'opprobre & le mépris avoient abat-
„ tu ſon courage, & que ſa fierté, chan-
„ gée en dépit amer , ne lui montroit
„ dans l'injuſtice & la dureté des hom-
„ mes , que le vice de leur nature & la
„ chimere de la vertu. Il avoit vu que
„ la religion ne ſert que de maſque à
„ l intérêt , & le culte ſacré de ſauve-
„ garde a l'ypocriſie : il avoit vu dans
„ la ſubtilité des vaines diſputes , le
„ Paradis & l'Enfer mis pour prix à des
„ jeux de mots; il avoit vu la ſublime &
„ primitive idée de la Divinité défi-
„ gurée par les fantaſques imaginations
„ des hommes ; & trouvant que pour
„ croire en Dieu il falloit renoncer au
„ jugement qu'on avoit reçu de lui , il
„ prit dans le même dédain nos ridicules
„ rêveries, & l'objet auquel nous les
„ appliquons ; ſans rien ſavoir de ce qui
„ eſt ſans rien imaginer ſur la génération
„ des choſes, il ſe plongea dans ſa ſtupi-
„ de ignorance, avec un profond mépris
„ pour tous ceux qui penſoient en ſa-
„ voir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit

„ à l'oubi des devoirs de l'homme. Ce „ progrès étoit déjà plus d'à moitié fait „ dans le cœur du libertin. Ce n'étoit „ pas pourtant un enfant mal né ; mais „ l'incrédulité, la misere, étouffant peu-„ à-peu le naturel, l'entrainoient rapi-„ dement à sa perte, & ne lui préparoient „ que les mœurs d'un gueux & la morale „ d'un athée.

„ Le mal, presque inévitable, n'é-„ toit pas absolument consommé. Le „ jeune homme avoit des connoissances, „ & son éducation n'avoit pas été né-„ gligée. Il étoit dans cet âge heureux, „ où le sang en fermentation commen-„ ce d'échauffer l'ame sans l'asservir aux „ fureurs des sens. La sienne avoit en-„ core tout son ressort. Une honte na-„ tive, un caractere timide suppléoient „ à la gêne, & prolongoient, pour „ lui, cette époque dans laquelle vous „ maintenez votre éleve avec tant de „ soins L'exemple odieux d'une dépra-„ vation brutale & d'un vice sans char-„ me, loin d'animer son imagination, „ l'avoit amortie. Long-tems le dégoût „ lui tint lieu de vertu pour conserver „ son innocence ; elle ne devoit suc-„ comber, qu'à de plus douces séduc-„ tions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & les
„ reſſources. Les difficultés ne le rebu-
„ terent point ; il ſe complaiſoit dans
„ ſon ouvrage , il réſolut de l'achever ,
„ & de rendre à la vertu la victime qu'il
„ avoit arrachée á l'infamie. Il s'y prit
„ de loin pour exécuter ſon projet ; la
„ beauté du motif animoit ſon courage ,
„ & lui inſpiroit des moyens dignes de
„ ſon zèle. Quel que fût le ſuccès , il
„ étoit ſûr de n'avoir pas perdu ſon tems:
„ on réuſſit toujours quand on ne veut
„ que bien faire.

„ Il commença par gagner la confian-
„ ce du Proſélite en ne lui vendant point
„ ſes bienfaits , en ne ſe rendant point
„ importun , en ne lui faiſant point de
„ ſermons , en ſe mettant toujours à ſa
„ portée , en ſe faiſant petit pour s'é-
„ galer à lui. C'étoit , ce me ſemble ,
„ un ſpectacle aſſez touchant , de voir
„ un homme grave devenir le camarade
„ d'un poliſſon , & la vertu ſe prêter
„ au ton de la licence , pour en triom-
„ pher plus ſûrement. Quand l'étourdi
„ venoit lui faire ſes folles confidences
„ & s'épancher avec lui , le Prêtre l'é-
„ coutoit , le mettoit à ſon aiſe , ſans
„ approuver le mal il s'intereſſoit à tout.
„ Jamais une indiſcrete cenſure ne ve-

„ noit arrêter ſon babil , & reſſerrer
„ ſon cœur. Le plaiſir avec lequel il ſe
„ croyoit écouté , augmentoit celui
„ qu'il prenoit à tout dire. Ainſi ſe fit ſa
„ confeſſion générale , ſans qu'il ſongeât
„ à rien confeſſer.

„ Après avoir bien étudié ſes ſenti-
„ mens & ſon caractere, le Prêtre vit
„ clairement que , ſans être ignorant
„ pour ſon âge , il avoit oublié tout ce
„ qu'il lui importoit de ſavoir, & que
„ l'opprobre ou l'avoit réduit la fortu-
„ ne , étouffoit en lui tout vrai ſenti-
„ ment du bien & du mal. il eſt un degré
„ d'abrutiſſement qui ôte la vie à l'ame ;
„ & la voix intérieure ne ſait point ſe
„ faire entendre à celui qui ne ſonge
„ qu'à ſe nourrir. Pour garantir le jeune
„ infortuné de cette mort morale dont
„ il étoit ſi près , il commença par re-
„ veiller en lui l'amour propre & l'eſ-
„ time de ſoi-même. il lui montroit un
„ avenir plus heureux dans le bon em-
„ ploi de ſes talens , il ranimoit dans
„ ſon cœur une ardeur généreuſe , par
„ le recit des belles actions d'autrui , en
„ lui faiſant admirer ceux qui les avoient
„ faites , il lui rendoit le déſir d'en faire
„ de ſemblables. Pour le détacher inſen-
„ ſiblement de ſa vie oiſive & vagabon-

„ de , il lui faiſoit faire des extraits de
„ livres choiſis ; & feignant d'avoir be-
„ ſoin de ces extraits , il nourriſſoit en
„ lui le noble ſentiment de la reconnoiſ-
„ ſance. Il l'inſtruiſoit indirectement
„ par ces livres ; il lui faiſoit reprendre
„ aſſez bonne opinion de lui-même pour
„ ne pas ſe croire un être inutile à tout
„ bien , & pour ne vouloir plus ſe ren-
„ dre mépriſable á ſes propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art
„ qu'employoit cet homme bienfaiſant
„ pour élever inſenſiblement le cœur de
„ ſon diſciple au-deſſus de la baſſeſſe ,
„ ſans paroître ſonger à ſon inſtruction,
„ L'Eccléſiaſtique avoit une probité ſi
„ bien reconnue & un diſcernement ſi
„ ſûr , que pluſieurs perſonnes aimoient
„ mieux faire paſſer leurs aumônes par
„ ſes mains que par celles des riches
„ Curés des Villes. Un jour qu'on lui
„ avoit donné quelqu'argent à diſtribuer
„ aux pauvres , le jeune homme
„ eut , à ce titre , la lâcheté de lui en de-
„ mander. Non , dit-il , nous ſommes
„ freres , vous m'apprenez , & je ne
„ dois pas toucher à ce dépôt pour mon
„ uſage. Enſuite il lui donna de ſon pro-
„ pre argent autant qu'il en avoit de-
„ mandé. Des leçons de cette eſpece

„ ſont rarement perdues dans le cœur „ des jeunes gens qui ne ſont pas tout-„ à fait corrompus.

„ Je me laſſe de parler en tierce per-„ ſonne , & c'eſt un ſoin fort ſuperflu ; „ car vous ſentez bien , cher concitoyen „ que ce malheureux fugitif c'eſt moi-„ même ; je me crois aſſez loin des dé-„ ſordres de ma jeuneſſe pour oſer les „ avouer ; & la main qui m'en tira me-„ rite bien , qu'aux dépens d'un peu de „ honte , je rende au moins , quelque „ honneur à ſes bienfaits.

„ Ce qui me frapoit le plus , étoit „ de voir dans la vie privée de mon „ digne maître , la vertu ſans hypocri-„ ſie , l'humanité ſans foibleſſe , des diſ-„ cours toujours droits & ſimples , & „ une conduite toujours conforme à ſes „ diſcours Je ne le voyois point s'in-„ quiéter ſi ceux qu'il aidoit alloient à „ Vêpres ; s'ils ſe confeſſoient ſouvent ; „ s'ils jeûnoient les jours preſcrits ; s'ils „ faiſoient maigre , ni leur impoſer d'au-„ tres conditions ſemblables , ſans leſ-„ quelles , dût-on mourir de miſere , „ on n'a nulle aſſiſtance à eſperer des „ dévots.

„ Encouragé par ſes obſervations „ loin d'étaler moi-même à ſes yeux le

„ zele affecté d'un nouveau converti, „ je ne lui cachois point trop mes manieres de penser, & ne l'en voyois „ pas plus scandalisé. Quelquefois j'au-„ rois pû me dire ; il me passe mon in-„ différence pour le culte que j'ai em-„ brassé, en faveur de celle qu'il me „ voit aussi pour le culte dans lequel je „ suis né ; il sait que mon dédain n'est „ plus une affaire de parti. Mais que de-„ vois-je penser, quand je l'entendois „ quelquefois approuver des dogmes „ contraires à ceux de l'Eglise Romai-„ ne & paroître estimer médiocrement „ toutes ses cérémonies ? Je l'aurois cru „ protestant déguisé, si je l'avois vu „ moins fidéle à ces mêmes usages dont „ il sembloit faire assez peu de cas ; mais „ sachant qu'il s'acquittoit sans témoins „ de ses devoirs de Prêtre aussi ponc-„ tuellement que sous les yeux du pu-„ blic, je ne savois plus que juger de „ ces contradictions. Au défaut près, „ qui jadis avoit attiré sa disgrace, & „ dont il n'étoit pas trop bien corrigé, „ sa vie étoit exemplaire, ses mœurs „ étoient irréprochables, ses discours „ honnêtes & judicieux. En vivant avec „ lui dans la plus grande intimité, j'ap-„ prenois à le respecter chaque jour da-

„ vantage ; & tant de bontés m'ayant „ tout-à-fait gagné le cœur, j'attendois „ avec une curieuſe inquiétude le mo- „ ment d'apprendre ſur quel principe il „ fondoit l'uniformité d'une vie auſſi „ ſinguliere.

„ Ce moment ne vint pas ſi-tôt. „ Avant de s'ouvrir à ſon diſciple, il „ s'efforça de faire germer les ſemences „ de raiſon & de bonté qu'il jettoit „ dans ſon ame. Ce qu'il y avoit en moi „ de plus difficile à détruire étoit une „ orgueilleuſe miſantropie, une certai- „ ne aigreur contre les riches & les „ heureux du monde, comme s'ils l'euſ- „ ſent été à mes dépens, & que leur „ prétendu bonheur eût été uſurpé ſur „ le mien. La folle vanité de la jeuneſſe „ qui regimbe contre l'humiliation, ne „ me donnoit que trop de penchant à „ cette humeur colere ; & l'amour-pro- „ pre que mon Mentor tâchoit de re- „ veiller en moi, me portant à la fier- „ té, rendoit les hommes encore plus „ vils à mes yeux, & ne faiſoit qu'a- „ jouter, pour eux le mépris à la „ haine.

„ Sans combattre directement cet „ orgueil, il l'empêcha de ſe tourner „ en dureté d'ame, & ſans m'ôter l'eſ-

„ time de moi-même, il la rendit moins
„ dédaigneuſe pour mon prochain. En
„ écartant toujours la vaine apparence
„ & me montrant les maux réels qu'elle
„ couvre, il m'apprenoit à déplorer les
„ erreurs de mes ſemblables, à m'at-
„ tendrir ſur leurs miſeres, & à les
„ plaindre plus qu'á les envier. Emu de
„ compaſſion ſur les foibleſſes humai-
„ nes, par le profond ſentiment des
„ ſiennes, il voyoit par-tout les hom-
„ mes victimes de leurs propres vices
„ & de ceux d'autrui; il voyoit les pau-
„ vres gémir ſous le joug des riches,
„ & les riches ſous le joug des préjugés.
„ Croyez moi, diſoit-il, nos illuſions,
„ loin de nous cacher nos maux, les
„ augmentent, en donnant un prix á ce
„ qui n'en a point & nous rendant ſen-
„ ſibles á mille fauſſes privations que
„ nous ne ſentirions pas ſans elles. La
„ paix de l'ame conſiſte dans le mépris
„ de tout ce qui peut la troubler; l'hom-
„ me qui fait le plus de cas de la vie,
„ eſt celui qui ſait le moins en jouir,
„ & celui qui aſpire le plus avidement
„ au bonheur, eſt toujours le plus mi-
„ ſérable.

„ Ah! quels triſtes tableaux, m'é-
„ criois-je avec amertume! s'il faut ſe

„ refuser à tout, que nous a donc servi „ de naître, & s'il faut mépriser le bonheur même, qui est-ce qui sait être „ heureux? C'est moi, répondit un jour „ le Prêtre, d'un ton dont je fus frappé. „ Heureux, vous! si peu fortuné, si „ pauvre, exilé, persécuté; vous êtes „ heureux! Et qu'avez-vous fait pour „ l'être? Mon enfant, reprit-il, je vous „ le dirai volontiers.

„ La-dessus il me fit entendre qu'après „ avoir reçu mes confessions, il vouloit „ me faire les siennes. J'épancherai dans „ votre sein, me dit il en m'embrassant, „ tous les sentimens de mon cœur. Vous „ me verrez, si non tel que je suis, au „ moins tel que je me vois moi-même. „ Quand vous aurez reçu mon entiere „ profession de foi, quand vous connoîtrez bien l état de mon ame, vous saurez pourquoi je m'estime heureux, & „ si vous pensez comme moi, ce que „ vous avez à faire pour l'être. Mais ces „ aveux ne sont pas l'affaire d'un moment; il faut du tems pour vous exposer tout ce que je pense sur le sort de „ l'homme, & sur le vrai prix de la vie; „ prenons une heure, un lieu commode „ pour nous livrer paisiblement à cet entretien.

„ Je marquai de l'empreſſement à l'en-
„ tendre. Le rendez-vous ne fut pas ren-
„ voyé plutard qu'au lendemain matin.
„ On étoit en été ; nous nous levâmes à
„ la pointe du jour. Il me mena hors de
„ la Ville, ſur une haute colline, au-
„ deſſus de laquelle paſſoit le Pô, dont
„ on voyoit le cours á travers les fertiles
„ rives qu'il baigne. Dans l'éloignement,
„ l'immenſe chaîne des Alpes couronnoit
„ le payſage. Les rayons du ſoleil levant
„ raſoient déjà les plaines, & projettant
„ ſur les champs par longues ombres les
„ arbres, les côteaux, les maiſons, en-
„ richiſſoient de mille accidens de lumie-
„ re, le plus beau tableau dont l'œil
„ humain puiſſe être frapé. On eût dit
„ que la Nature étaloit á nos yeux toute
„ ſa magnificence, pour en offrir le texte
„ à nos entretiens. Ce fût là, qu'après
„ avoir quelque tems contemplé ces ob-
„ jets en ſilence, l'homme de paix me
„ parla ainſi.

PROFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des diſcours ſavans, ni des profonds raiſonnemens. Je ne ſuis pas un grand Philoſophe, & je me ſoucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon ſens, & j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me ſuffit de vous expoſer ce que je penſe dans la ſimplicité de mon cœur. Conſultez le votre durant mon diſcours, c'eſt tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eſt de bonne foi; cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée á crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: ſi je penſe bien, la raiſon nous eſt commune, & nous avons le même intérêt à l'écouter; pourquoi ne penſeriez vous pas comme moi?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner

mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Assurément ni mes parens, ni moi ne songions guere à chercher en cela ce qui étoit bon, véritable, utile, mais ce qu'il falloit savoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'apprisse, je dis ce qu'on vouloit que je disse, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conscience est l'ouvrage des préjugés; cependant je sais par mon expérience qu'elle s'obstine á suivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci où cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, á plus forte raison ce qu'elle nous prescrit. O bon jeune homme! elle n'a rien dit encore à vos sens; vivez long-tems dans l'état heureux où sa voix est celle de l'innocence. Souvenez vous qu'on l'offense encore plus quand on la prévient, que quand on la combat; il faut commencer par apprendre à résister pour savoir quand on peut céder sans crime.

Dès ma jeunesse j'ai respecté le mariage comme la premiere & la plus sainte institution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y soumettre, je résolus de ne le point profaner; car malgré mes classes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & simple, j'avois conservé dans mon esprit toute la clarté des lumieres primitives; les maximes du monde ne les avoient point obscurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les sophisme du vice.

Cette résolution fut précisément ce qui me perdit; mon respect pour le lit d'autrui laissa mes fautes à découvert. Il fallut expier le scandale; arrêté, interdit, chassé, je fus bien plus la victime de mes scrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma disgrace fut accompagnée, qu'il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour échaper au châtiment.

Peu d'experiences pareilles menent loin un esprit qui réfléchit Voyant par de tristes observations renverser les idées que j'avois du juste, de l'honnète, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me

reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui même, je ſentis peu à peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au méme point où vous ètes ; avec cette différence que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge puls mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit ètre plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la vérité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible ; il n'y a que l'intérèt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire ; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réflechir, que d'ètre plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexpérimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois ; j'aime la vérité je, la

chercher & ne puis la reconnoître ; qu'on me la montre , & j'y demeure attaché ; pourquoi faut-il qu'elle se dérobe à l'empressement d'un cœur fait pour l'adorer ?

Quoique j'aye souvent éprouvé de plus grans maux, je n'ai jamais mené une vie aussi constament désagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où sans cesse errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obscurité, contradictions sur la cause de mon être & sur la régle de mes devoirs.

Comment peut-on être sceptique par systême & de bonne foi ? Je ne saurois le comprendre. Ces Philosophes, ou n'existent pas, ou sont les plus malheureux des hommes. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître, est un état trop violent pour l'esprit humain ; il n'y résiste pas long-tems, il se décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux se tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Eglise qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un seul point rejetté me faisoit rejetter tout le reste, & que l'impossibilité d'ad-

mettre tant de décision absurdes, me détachoit aussi de celles qui ne l'étoient pas. En me disant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne savois plus où m'arrêter.

Je consultai les Philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatif, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne pouvant rien, se mocquant les uns des autres; & ce point, commun á tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer: les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, & que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoissons ni les premieres loix, ni la cause finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous

ne connoiſſons ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un ètre ſimple ou compoſé ; des miſteres impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils ſont audeſſus de la réligion ſenſible : pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt dignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tour dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes feroient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendroit intérêt à elle ? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres ; mais il le ſoutient

parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant á connoître le vrai & le faux, ne preférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer ? Pourvu qu'il s'éleve au deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus ? L'eſſentiel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai des ces reflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches á ce qui m'intéreſſoit, immédiatement ; à me répoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis ; conſultons la lumiere intérieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins,

mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fut aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers dégrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment intérieur s'y prètoit ou s'y refuſoit à différentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entre elles toutes ces différentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour reunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes Anciens & Modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtèmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de materialiſme, de toute eſpece; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle

universelle admiration, avec quel applaudissement unanime n'eût point été reçu ce nouveau systême si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, á donner une basse à la vertu, & en mème tems si frappant, si lumineux, si simple, &, ce me semble, offrant moins de choses incompréhensibles á l'esprit humain, qu'il n'en trouve d'absurdes en tout autre systême! Je me disois; les objections insolubles sont communes à tous, parce que l'esprit de l'homme est trop borné pour les résoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par preférence; mais quelle différence entre les preuves directes! Celui là seul qui explique tout ne doit-il pas être preferé, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la vérité pour toute philosophie, & pour toute méthode une régle facile & simple, qui me dispense de la vaine subtilité des argumens, je reprends, sur cette régle l'examen des connoissances qui m'intéressent, resolu d'admettre pour évidentes toutes celles ausquelles, dans la sincerité de mon cœur, je ne pourrai refuser mon consentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront

avoir une liaison néceſſaire avec ces premieres, & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens? S'ils ſont entrainés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain á ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'á quel point je puis me fier á ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere vérité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations? Voilá mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mé-

mes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles.

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me ſont ſentir mon exiſtence; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſquelles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations, & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des materialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déja tout auſſi ſûr de l'exiſtance de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la facul-

té de les comparer , je me sens doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir , comparer c'est juger : juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation , les objets s'offrent à moi separés , isolés , tels qu'ils sont dans la Nature ; par la comparaison , je les remue , je les transportepour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude , & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain , dans l'ètre purement sensitif , cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce : je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément , ou même il sentira l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre , il ne les comparera jamais , il ne les jugera point.

Voir deux objets á la fois ce n'est pas voir leurs rapports , ni juger de leurs différences ; appercevoir plusieurs objets les uns hors des autres n'est pas les nombrer. Je puis avoir au mème instant l'idée

d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts (1). Ces idées conparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numeriques d'*un* de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'á l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les différences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont différentes, l'ètre ſenſitif les diſtingue par leurs différences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſi multanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondit ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtème où l'on prétend que les

(1) Les Rélations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant de mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

enſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puiſqu il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſurtout s'ils ne ſont pas paralleles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'opération qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la verité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure, quand vous y aurez penſé; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communica-

tion ; il nous ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations; qu'on l'appelle attention, médiation, réflexion, ou comme on voudra; toujours eſt il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes; que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans ètte maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la verité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la verité : ainſi ma régle de me livrer

au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſûré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſentielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font appercevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos (2), d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſentiels; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le répos n'eſt que

(2) Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif; mais puiſque nous obſervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien, que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut être conçue en répos.

l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point ; & par cela même qu'elle eſt indifférente au repos & au mouvement, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans le coprs deux ſortes de mouvement ; ſçavoir mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps mû ; & dans le ſecond elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané : car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité (3).

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanés ; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais

(3) Les Chimiſtes regardent le Flogiſtique ou l'élement du feu oomme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

donc qu'il y a des mouvemens ſpontanés ; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouvement ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voudroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence ; autant voudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a pas elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement : je juge auſſi-tôt ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet univere viſible eſt matiere, matiere eparſe & morte (4), qui

(4) J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molecule vivante, sans pouvoir en venir à bout.

n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des partis d'un corps animé ; puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la perſuaſion intérieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſenciels avec la matiere, de quoi ferai-je avancé ? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc

L'idée de la matiere, ſentant ſans avoir de ſens, me paroit intelligible & contradictoire ? Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

quelqu'autre fondement qui m'est inconnu. L'experience & l'observation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets sans montrer les causes ; elles ne suffisent point pour expliquer le systême du monde & la marche de l'univers. Descartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Nevvton a trouvé la loi de l'attraction ; mais l'attraction seule reduiroit bientôt l'univers en une masse immobile : à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons, que Nevvton nous montre la main qui lança les planetes sur la tangente de leurs orbites.

Les premieres causes du mouvement ne sont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action & réaction des forces de la Nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quel-

que volonté pour premiere cause, car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané, volontaire; les corps inanimés n'agissent que par le mouvement, & il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Vuilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action physique & corporelle? Je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis: je veux mouvoir mon corps, & mon corps se meut; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à se mouvoir de lui-même ou produise le mouvement, cela est incompréhensible & sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement; c'est clairement concevoir un effet sans cause, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de con-

cevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces miſteres a paru plus expliquable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſuſtances me paroit abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des opérations de nature ſi différentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais anfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation ; en peut-on dire autant du materialiſme ? n'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſenciel à la matiere, il en ſeroit inſeparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmeter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſenciel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui

feroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même, & alors il lui est essenciel, ou s'il lui vient d'une cause étrangere, il n'est nécessaire à la matiere qu'autant que la cause motrice agit sur elle, nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées genérales & abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, & il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, si-tôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque veritable idée à votre esprit? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement sans quelque direction; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matiere se meut-elle nécessairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un

mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre ? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incoherent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere ? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche ? Si chaque molécule de matiere a sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions & de toutes ces différences ? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué ; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien ; & lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir

imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intélligible à l'eſprit humain; mais ſitôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue, ſelon de certaines loix, me montre une intelligence: c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des opérations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de

voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'appercevoir l'intime correspondance par laquelle les ètres qui le composent se prètent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois une montre ouverte , & qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage , quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine , & qu'il n'eùt point vú le cadran. Je ne sais , diroit-il , á quoi le tout est bon ; mais je vois que chaque piece est faite pour les autres ; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage , & je suis sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres , les moyens , les rapports ordonnés de toute espece , puis écoutons le sentiment intérieur ; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage ; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n annonce-t-il pas une suprême intelligence , & que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des ètres , & l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres ? Qu'on me parle

tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me reduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener la perſuaſion, & comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi! Si les corps organiſés ne ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont peris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards? pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auſquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événément eſt compenſée ſur la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le menſonge. Vous oubliez, me dira t-on la quantité des jets, mais de ces jets-là combien faut il que j'en ſuppoſe pour rendre la combi-

naiſon vraiſemblable ? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul; j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organiſation & la vie ne reſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet (5).

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſi-tôt

(5) Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit pas la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point ? Amatus Luſitanus aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée avoit fait par la ſcience *Alchimique* Paracelſe (de natura rreum) enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrées par la chymie En effet je ne vois pas trop qu'il reſte deſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique reſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes monécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de reverbere.

qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établr l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Uunivers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous reciproquement fins & moyens les uns rélativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu, ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimatias d'abſtractions, de coordinations, de principes géneraux, de termes

emblématiques; quoiqu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un sistême d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere passive & morte a pu produire des êtres vivans & sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point à pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir: mais ce même monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature? Je n'en sais rien; & que m'importe? A mesure que ces connoissances me deviendront intéressantes, je m'efforcerai de les acquérir; jusques-là je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour propre, mais qui sont inutiles à ma conduite & supérieures à ma raison.

Souvenez-vous toujours que je n'enseigne point mon sentiment, je l'expose. Que la matiere soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif, ou qu'il n'y en ait point, toujours est-il certain que

le tout eſt un, & annonce une intelligence unique ; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſiſtème, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même ; cet Etre, enfin quel qu'il ſoit, qui meut l'Uunivers & ordonne toutes choſes je l'appelle Dieu Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire ; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné ; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds : je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon exiſtence eſt ſubordonné à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi, mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui même, ſi-tót que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne rai-

ſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon exiſtance, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece; car par ma volonté, & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici bas, hors l'homme, ſait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune

commune à celui de son exiſtence individuelle ? Qu'y a t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui ?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite, car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais lui ſeul ſur la terre en fait diſpoſer, & il s'approprie encore par la contemplation, les aſtres mèmes dont il peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi je puis obſerver, connoître les ètres & leurs rapports ; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'Univers, m'élever á la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblables à elles ! ou plutôt tu veux envain t'avilir ; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur ecellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai,

que la fureur d'aucun parti n'entraine, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place ou Dieu m'a mis, je ne vois rien après lui, de meilleur que mon espece ; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je chosir de plus que d'être homme ?

Cette réflexion m'énorgueillit moins qu'elle ne me touche ; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé ? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de bénédiction pour l'Auteur de mon espece, & de ce sentiment mon premier hommage à la Divinité bien-faisante. J'adore la puissance suprême, & je m'attendris sur ses bienfaits. Je n'ai pas besoin qu'on m'enseigne ce culte, il m'est dicté par la Nature elle-même. N'est ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien ?

Mais quand pour connoître ensuite ma place individuelle dans mon espece ;

j'en confidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliffent, que deviens-je ? Quel fpectacle ! Où eft l'ordre que j'avois obfervé ? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confufion, défordre ! Le concert regne entre les élemens, & les hommes font dans le cahos ! Les animaux font heureux, leur roi feul eft miférable ! O ! fageffe, où font tes loix ? ô ! Providence, eft-ce ainfi que tu régis le monde? Etre bienfaifant qu'eft devenu ton pouvoir ? Je vois le mal fur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triftes réflexions, & de ces contradictions apparentes fe formerent dans mon efprit les fublimes idées de l'ame, qui n'avoient point jufques-là réfulté de mes recherches ? En méditant fur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diftincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juftice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du fage, & dont l'autre le ramenoit baffement en lui-même, l'afferviffoit à l'empire des fens, aux paffions qui font leurs miniftres, & contrarioit par elles tout ce

qui lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non l'homme n'eſt point un : ie veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance : je ſerai toujours de bonne foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort ſans doute, & il n'y a point de morale demontrée ; mais ſi ſe préférer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ſes contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une

substance ; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela ; pour moi je n'ai besoin, quoiqu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser : & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent (6) il aura beau m'embarasser

(6) Il me semble que loin de dire que les rochers pensent, la philosophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne pensent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres sensitifs dans la Nature, & toute la différence qu'elle trouve entre un homme & une pierre, est que l'homme est un être sensitif qui a des sensations, & la pierre un être sensitif qui n'en a pas. Mais s'il est vrai que toute matiere sente, où concevrai-je l'unité sensitive, ou le moi ivdividuel ? sera ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggregatifs ? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les solides, dans les mixtes & dans les élémens ? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels sont ces individus ? cette pierre est elle un individu ou une aggrégation d'individus ? est-elle un seul être sensitif, ou en contient-elle autant que des grains de sable ? si chaque atome élémentaire est un être sensitif, comment concevrai je cette intime communication par laquelle l'un se sent dans l'autre, en sorte que les deux moi) se confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le mistere nous est inconnu, mais nous concevons au moins que l'attraction, agissant selon les masses, n'a rien d'icompatible avec l'étendue & la divisibilité,

dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'union par un autre inſtrument caché, le ſourd voit frémir la corde; je lui dis c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond'il; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi: montrez-moi donc, réprends-je ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde? Je ne puis, réplique le ſourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit

---

Concevez-vous la même choſe du ſentiment? Le parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul: l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos materialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant ait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre; que leur en couteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent?

cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons dont je n'ai pas la moindre idée? C'est expliquer un fait obscur, par une cause encore plus obscure Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée & sur la nature de l'esprit humain; plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix interieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître: Une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produise la réflexion: quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment: l'espace n'est pas ta mesure, l'Univers entier n'est pas assez grand pour toi; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être materiel n'est actif par lui-même, & moi, je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, & ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, & qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante

de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là; il choiſit le bon comme il a

juge le vrai ; s'il juge faux il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté ? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement ? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger ; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sauroit remonter au-delà Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vainement supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulsion, ou toute premiere impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans li-

berté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel animé d'une ſubſtance immaterielle ; c'eſt mon troiſiéme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne peut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux, ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gèner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal ; mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-mème ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empèche pas de faire

le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une natura excellante, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprème jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-mème; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-mème? pouvoit elle mettre de la contradiction dans notre Nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empècher l'homme d'ètre méchant, falloit il le borner à l'inſtinct & le faire bête? Non Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite á ton image, afin que je puſſe ètre libre, bon & heureux comme toi!

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins? La douleur

du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe dérange, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort..... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le remede aux maux que vous vous faites : la Nature a voulu que vous ne ſouffriſſiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la ſimplicité primitive eſt ſujet à peu de maux ! Il vit preſque ſans maladies ainſi que ſans paſſions, & ne prévoit ni ne ſent la mort ; quand il la ſent, ſes miſeres la lui rendent déſirable : dès lors elle n'eſt plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous ſommes, nous n'aurions point à déplorer notre ſort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne ſait pas ſupporter un peu de ſouffrance, doit s'attendre à beaucoup ſouffrir. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déreglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on ſent on ajoute celui qu'on craint : la prévoyance de la mort là rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir plus on la ſent ; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie, en murmurant, contre la Nature, des maux

qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſenciel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce

qui eſt bien. (7) Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit ètre auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-mème; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'ètre. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſider l'état préſent des choſes: le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gémiſſant; tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, témeraire! & qui te l'a

---

(7) Quand les Anciens appelloient (Optimus Maximus), le Dieu ſuprème, ils diſoient très-vrai; mais en diſant (Maximus Optimus) ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance: il eſt bon parce qu'il eſt grand.

dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant: ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs des Philippes. Pourquoi dis tu: la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre; & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la Lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immaterielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie

universelle ; me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie , tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois , à la verité , l'embarras de me demander où est l'homme , quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit ? Cette question n'est plus une difficulté pour moi , si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle , n'appercevant rien que par mes sens , ce qui ne leur est point soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue , je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraineroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire , étant de natures si différentes , ils étoient , par leur union , dans un état violent ; & quand cette union cesse , ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit á mouvoir la substance passive & morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie , & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps

Mais quelle est cette vie , & l'ame est-elle immortelle par sa nature ? Mon en-

tendement borné ne conçoit rien sans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis je nier, affirmer, quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre ; qui sait si c'est assez pour durer toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais e ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée ; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence ; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire ; & que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été Or, je ne saurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait ; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des

bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprème & des verités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience réprandra sa force & son empire : c'est alors que la volupté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines ; je l'ignore, & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de cette vie & m'en faire esperer une autre. Je ne dis point que les bons seront récompensés ; car quel autre bien peut attendre un être excellant, que d'exister selon sa

nature? Mais je dis qu'ils feront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juftice les ayant faits fenfibles, ne les a pas faits pour fouffrir; & que n'ayant point abufé de leur liberté fur la terre, ils n'ont pas trompé leur deftination par leur faute; ils ont fouffert pourtant dans cette vie, ils feront donc dédommagés dans une autre. Ce fentiment eft moins fondé fur le mérite de l'homme, que fur la notion de bonté qui me femble infé-parable de l'effence divine. Je ne fais que fuppofer les loix de l'ordre obfervées, & Dieu conftant à lui-même (8).

Ne me demandez pas non plus fi les tourmens des méchans feront éternels: je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curiofité d'éclaircir des queftions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? Je prends peu d'intérêt à leur fort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils foient condamnés à des tourmens fans fin. Si la fuprême juftice fe venge, elle fe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô Nations! êtes fes miniftres. Elle employe les maux que vous faites, à punir les crimes qui les ont atti-

(8) Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,
Mais pour ton nom; mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais nous revivre! Pf. 115.

rés. C'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prosperités les passions vengeresses punissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finissent nos besoins périssables, où cessent nos desirs insensés, doivent cesser aussi nos passions & nos crimes. De quelle perversité de purs esprits seroient ils susceptibles? N'ayant besoin de rien, pourquoi seroient-ils méchans? Si, destitués de nos sens grossiers, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sauroient vouloir que le bien; & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais miserable? Voilà ce que j'ai du penchant à croire, sans prendre peine à me décider là-dessus. O Etre clément & bon! quels que soient tes décrets, je les adore; si tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raison devant ta justice. Mais si les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, si leurs maux doivent finir, & si la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'est-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui ressembler? Que, délivré

de sa misere, il perde aussi la malignité qui l'accompagne ; qu'il soit heureux ainsi que moi ; loin d'exciter ma jalousie, son bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'est ainsi que, contemplant Dieu dans ses œuvres, & l étudiant par ceux de ses attributs qu'il m'importoit de connoître, je suis parvenu à étendre & augmenter par dégrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faisois de cet Etre immense. Mais si cette idée est devenue plus noble & plus grande, elle est aussi moins proportionnée à la raison humaine. A mesure que j'approche en esprit de l'éternelle lumiere, son éclat m'éblouit, me trouble, & je suis forcé d'abandonner toutes les notions terrestres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'est plus corporel & sensible ; la suprême intelligence qui régit le monde n'est plus le monde même : j'éleve & fatigue envain mon esprit à concevoir son essence. Quand je pense que c'est elle qui donne la vie & l'activité á la substance vivante & active qui régit les corps animés, quand j'entends dire que mon ame est spirituelle & que Dieu est un esprit, je m'indigne contre cet avilissement de l'essence divine, comme si

Dieu & mon ame étoient de même nature; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexpliquable eſt à nos ames ce que nos ames ſont á nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir; mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute; mais mon eſprit peut-il embraſſer l'idée de l'éternité? pourquoi me payer de mots ſans idée? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au-delà, ſi tout devoit finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent ; mais comment l'eſt-il ? L'homme eſt intelligent quand il raiſonme,& la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner ; il n'y a pour elle ni prémices, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition ; elle eſt purement intuitive , elle voit également tout ce qui eſt , & tout ce qui peut être ; toutes les vérités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée , comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens ; la puiſſance Divine agit par elle-même : Dieu peut , parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon , rien n'eſt plus maniſeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables , & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte , & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu , c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre á chacun de qui lui appartient , & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue , c'eſt par des conſéquences forcées , c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre , & dans le fonds , c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi; je le ſens , je me le prouve; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut-être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie , moins je la conçois ; mais elle eſt , cela me ſuffit ; moins je la conçois , plus je l'adore. Je m'humilie , & lui dis : Etre des êtres , je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit , c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles , & du ſentiment interieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles , déduit les principales verités qui m'importoit de connoître , il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite , & quelles régles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre,

terre, selon l'intention de celui qui m'y a placé. En suivant toujours ma méthode, je ne tire point ces régles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caractere ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les Casuistes est la conscience, & ce n'est que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux subtilités du raisonnement. Le premier de tous les soins est celui de soi-même ; cependant combien de fois la voix interieure nous dit qu'en faisant notre bien aux dépens d'autrui, nous faisons mal ! Nous croyons suivre l'impulsion de la Nature, & nous lui résistons : en écoutant ce qu'elle dit à nos sens, nous méprisons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'ètre passif commande. La conscience est la voix de l'ame, les passions sont la voix du corps. est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop souvent la raison nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne trompe jamais ; elle est le

vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps (9) ; qui la

(9) La Philosophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appelée *instinct*, qui paroit guider sans aucune connoissance acquise les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un des nos plus sages Philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant, &, de la maniere dont il explique ce progrès on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes ; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser là sans que jamais personne l'ait dressé a cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit là des taupes ? je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai ménacé ce même chien. Il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante ; & la plus propre à me toucher ; posture dans laquelle il se fut bien gardé de rester, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état ? Quoi ! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clemence & généraufité ? sur quelles lumieres acquises esperoit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discretion ? Tous les chiens du monde font à peu prés la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse verifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien l'expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquerir ; qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé : alors je n'aurois plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

ſuit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre ; ſouffrez que je m'arrète un peu plus á l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres ; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre ; & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous.mêmes, ô mon jeune ami ! examinons tout intérêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flate le plus, celui des tourmens ou du bonheur

d'autrui ? Qu'eſt ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance, ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéreſſez-vous ſur vos théatres ? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir ; eſt-ce à leurs auteurs puis que vous donnez des larmes ? Tout nous eſt indifférent, diſent-ils, hors notre intérêt ; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines, & même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſérables ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions héroiques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames ? Cet anthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux ; celui qui, à force de ſe concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui;

même, n'a plus de transports son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne Jouit plus de rien le malheureux ne sent plus ne vit plus il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt à tout ce qui est juste & bon, L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice: à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste, il y a deux mille ans; & cependant le même intérêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit

paffé de nos jours Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai--je peur d'être fa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haiffons pas feulement les méchans parce qu'ils nous nuifent, mais parce qu'ils font méchans. Non-feulement nous voulons être heureux, nous voulons auffi le bonheur d'autrui, & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente Enfin l'on a, malgré foi, pitié des infortunés; quand on eft témoin de leur mal, on en fouffre. Les plus pervers ne fauroient perdre tout-à fait ce penchant : fouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paffans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus feroce affaffin foutient un homme tombant en défaillence.

On parle du cri des remords, qui punit en fecret les crimes cachés, & les met fi fouvent en évidence Helas! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce fentiment tirannique qui nous donne tant de tourment. Obéiffons à la nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle regne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée.,,

à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint & se fuit, il s'égaye en se jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amere, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris mocqueur est son seul plaisir Au contraire la serénité du juste est intérieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu du cercle, il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par tout les mêmes idées de justice & d'honnêtêté, par tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici bas comme des scelerats, & qui n'offrent pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le vice armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du

ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célebrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xenocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Venus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celle d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais á ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus, cet accord

évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejetter ? & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que si-tôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Ecrivains les plus célebres ? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord sur ce seul point ? O Montaigne toi qui te piques de franchise & de vérité, sois sincere & vrai, si un Philosophe peut l'être, & dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux ; où l'homme de bien soit méprisable, & le perfide honoré.

Chacun, dit-on concourt au bien public pour ſon intérèt : mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice ; Qu'eſt ce qu'aller à la mort pour ſon intérèt ? ſans doute nul n'agit que pour ſon bien ; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérèt propre que les actions des méchans. Il eſt mème à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin ; ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes, où l'on ne pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu, où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Regulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éléveroient inceſſament contr'elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs partiſans l'excuſe de l'être de bonne foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphiſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter

votre cœur. Quand tous les Philosophes prouveroient que j'ai tort si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas d'avantage.

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentimens naturels, car nous sentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugemens, mais des sentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentimens qui les apprécient sont au-dedans de nous, & c'est par eux seuls que nous connoissons la convenance ou disconvenance qui existe entre nous & les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, & vous avez eu des sentimens avant des idées Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentimens convenables à notre nature, & l'on ne sauroit nier qu'au

moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatif à ſon eſpece; car á ne conſidérer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoiſſance innée; mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer: c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immediat de la conſcience indépendant de la raiſon même; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire: car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par-tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'af-

firmer ; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage interieur, & la voix de conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos régards, attendons que nos foibles yeux ſe r'ouvrent, ſe raffermiſſent, & bien-tôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature, ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains ; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience ! conſcience ! inſtinct divin ; immortelle & céleſte voix ; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ? juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu ; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions ; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilége de m'égarer d'erreur en erreurs à l'aide d'un entendement ſans régle, & d'une raiſon ſans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie; nous pouvons être homme sans être savans; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle á tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux, leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir

Combien de fois je me suis lassé dans mes récherches de la froideur que je sentois en moi! Combien de fois la tristesse

& l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languiſſant & tiéde à l'amour de la verité. Je me diſois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas? Le bien moral n'eſt qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il éxiſtoit un homme aſſez miſerable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendît content de lui-même, & bien aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître & faute de ſentir quelle bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours, & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfai-

te ; on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du *moi* humain ; il faut mille effort de courage pour oſer les franchir , Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir merité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu , mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer , ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes , & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'intérêt commun , & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi , j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative , faiſant le mal , aimant le bien , & toujours contraire à moi-même , ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la verité qui fixa mes opinions , n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule , quelle ſolide baſe peut-on lui donner ? La vertu diſent-ils , eſt l'amour de l'ordre : mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur

celui de mon bien - être ? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préferer. Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a ſentiment & intelligence. La différence eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonférence. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créateurs. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant ! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſperé. Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hom-

mes s'y retracent au nom de l'éternelle justice, qui me les impose & qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage & l'instrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, & par le bon usage de ma liberté; j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de se sentir ordonne dans un systême où tout est bien: En proie á la douleur, e la supporte avec patience, en songeant qu'elle est passagere & qu'elle vient d'un corps qui n'est point à moi. Si je fais une bonne action sans temoin, je sais qu'elle est vûe, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis, l'Etre juste, qui régit tout, saura bien m'en dédommager; les besoins de mon corps, les miseres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame est elle soumise à mes sens & enchaînée à ce corps qui l'asservit & la gêne? Je n'en sais rien? suis je entré dans les décrets de Dieu;

Mais je puis, ſans témérité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul intérêt à troubler ; il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout á lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattent ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abbaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi re-

prochons-nous à l'Auteur des choses, les maux que nous faisons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il sera toujours bon sans peine, & toujours heureux sans remords! Les coupables qui se disent forcés au crime, sont aussi menteurs que méchans; comment ne voyent-ils point que la foiblesse dont ils se plaignent, est leur propre ouvrage; que leur premiere dépravation vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cédent enfin malgré eux & les rendent irrésistibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous resterions aisément maître de nous & de nos passions; même durant cette vie, si lorsque nos habitudes ne sont point encore acquises, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous savions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour aprécier ceux qu'il ne connoît pas; si nous voulions sincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît en-

nuyeuſe & pénible, parce que nous n'y ſongeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos paſſions. Nous fixons nos jugements & notre eſtime avant de connoître le bien & le mal ; & puis rapportant tout à cette fauſſe meſure, nous ne donnons rien à ſa juſte valeur.

Il eſt un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuſe incertitude, & trompé par les ſens, ſe fixe enfin ſur ſa vaine image, & croit le trouver où il n'eſt point. Ces illuſions ont duré trop long-temps pour moi. Hélas ! je les ai trop tard connues, & n'ai pù tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe. Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus ; je les connois pour ce qu'elles ſont, en les ſuivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le ſuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étangeres à mon être, & que tout le vrai

bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'Univers, non pour l expliquer par de vains systêmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui je pénétre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choses, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par sa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu téméraire meriteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non-plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conscience pour aimer le bien, la raison pour le connoître, la liberté pour le choisir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuse; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'est lui demander

ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre , & que j'en recueille le ſalaire ; n'être pas content de mon état , c'eſt ne vouloir plus être homme , c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt , c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de verité , Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi , le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne , je fais ce que tu fais , j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprème félicité qui en eſt le prix.

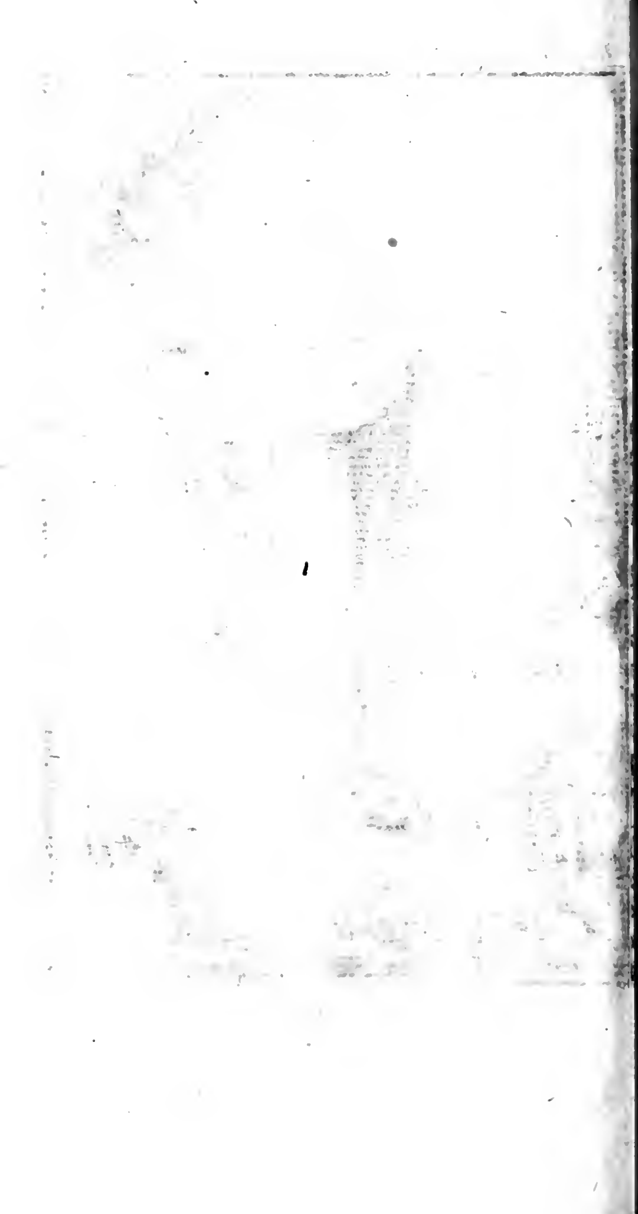
Dans la juſte défiance de moi-mème la ſeule choſe que je lui demande , ou plutôt que j'attends de ſa juſtice , eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare , & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour ètre de bonne foi je ne me crois pas infaillible : mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-ètre autant de menſonges ; car quel homme ne tient pas aux ſiennes , & combien d'hommes ſont d'accord en tout ? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi , c'eſt lui ſeul qui m'en peut guerir. J'ai fait ce que j'ai pû pour atteindre à la verité ; mais ſa ſource eſt trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin , de quoi puis-je ètre coupable ? c'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prêtre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire, je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu embarrassantes, & que la persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je me paroissent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous ditez croire j'y vois à peu des choses près, le théisme ou la religion naturelle, que les chretiens affectent de confondre avec l'athéisme, ou l'irreligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi j'ai plus à remonter qu'á descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisement au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincere, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment intérieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après



Orphée Liv. IV.



près lui avoir long-tems imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez cependant à m'instruire, vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi : mais le désir que vous me témoignez étoit nécessaire pour m'autoriser à n'avoir aucune reserve avec vous. Je ne vous ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse intimement persuadé. L'Examen qui me reste à faire est bien différend, je n'y vois qu'embarras, misere, obscurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens

étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi (10). Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelque fois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que de raisons de douter. Cherchez la vérité vous-même, pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon exposé que la religion naturelle: il est bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette nécessité! De quoi puis-je être coupable en servant Dieu selon les lumieres qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la so-

(10) Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

ciété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la Nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement? qu'est-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les passions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les avilissent; qu'aux misteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions absurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolerant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miseres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être servi; on assigne en preuve la diversité des cultes

bizarres qu'ils ont inſtitués, & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il falloit un culte uniforme : je le veux bien : mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il fallût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur ; & celui-là, quand il eſt ſincere, eſt toujours uniforme ; c'eſt avoir une vanité bien folle de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand intérêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'autel, & à toutes ſes génuflexions. Et ! mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité : ce devoir eſt de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire

de police, il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi Je rapprochois les rapports infiniment éloignés qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres ; & non content de faire Dieu semblable à l'homme ; pour être privilégié moi-mème parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles, je voulois un culte exclusif ; je vonlois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considerois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge &

d'erreur, je demandois, *quelle est la bonne*? Chacun me répondoit, c'est la mienne (11); chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne*! Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui, mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois je, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi,

---

(11) Tous, dit un bon & sage Prêtre, disent qu'ils la tiennent & la croyent (& tous usent de ce jargon) que non des hommes, né d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoiqu'on dise, tenues par mains & moyens humains; témoin premierement la maniere que les religions ont été reçues au monde & sont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu donne la Religion: l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient: nous sommes circoncis; baptisés, Juifs, Mahometans. Chrétiens avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection; témoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; témoin que par occasion humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion Charron de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort différente de celle du Vicaire Savoyard.

peut-il être faux chez vous ? si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel merite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité ; c'est recompenser ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule véritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes, grands & petits, savans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qn'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion seroit le plus inique & le plus cruel des tirans.

Cherchons-nous donc sincerement la vérité ? Ne donnons rien au droit de la

naissance & de l'autorité des peres & des pasteurs, mais rappellons à l'examen de la conscience & de la raison tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, soumets ta raison : autant m'en peut dire celui qui me trompe, il me faut des raisons pour soumettre ma raison.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inspection de l'univers, & par le bon usage de mes facultés, se borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en savoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne sauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre espece que moi, tout ce qu'un homme connoit naturellement, je puis aussi le connoître, & un autre homme peut se tromper aussi bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, mais par ce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'est donc au fond que celui de ma raison-même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la vérité.

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le Juge ? Dieu lui-même a parlé ; écoutez

ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé ! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage ; & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. Comment cela ? Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges ? Dans des livres. Et qui a fait ces livres ? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des hommes qui les atteſtent. Quoi ! toujours des témoignages humains ? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre Dieu & moi ! Voyons toutefois, examinons, comparons, vérifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi de moins bon cœur ?

Conſidérez, mon ami, dans quelle horrible diſcuſſion me voilà engagé ; de quelle immenſe érudition j'ai beſoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner, peſer, confronter les prophéties, les révélations, les

faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde : pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les piéces authentiques des pieces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leur lumieres ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre ; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent ; si nous avons été d'assez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs ; il faut bien sçavoir les loix des sorts, les probabilites éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans mi-

racle ; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire ; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas ; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle espece doit être un prodige, & quelle authenticité il doit avoir, non seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les régles sûres pour les discerner, dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mèmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées ; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connoître pour tel ? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant

peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par oui-dire ? Par tous les pays du monde ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inalterable de la Nature qui montre le mieux l'Etre ſuprême ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels je vous annonce la volonté du très-Haut ; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect ; à ces mervei les, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux impoſteurs ; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des

chambres ; & c'eſt là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ; Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moïſe faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans ſon abſence n'euſſent-ils pas aux mêmes titres, prétendu la même autorité. Ainſi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par le doctrine (12) de peur de

---

(12) Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, & entr'autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il eſt dit que ſi un Prophete annonçant des *Dieux* étrangers, confirme ſes diſcours par des

prendre l'œuvre du demon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialéle?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le sacré caractere de la Divinité, non-seulement elle doit nous éclaircir les idées confuses que le raisonnement en trace dans notre esprit, mais elle doit aussi nous proposer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par lesquels seuls nous concevons son essence. Si donc elle ne nous

---

prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une seule chose. Revenir au raisonnement & laisser là les miracles. Mieux eut valu n'y pas y recourir. C'est là du bon-sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de distinctions tout-au-moins très-subtiles. Des subtilités dans le Christianisme! Mais Jesus-Christ a donc eu tort de promettre le Royaume des Cieux aux simples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ses discours par féliciter les pauvres d'esprit, s'il faut tant d'esprit pour entendre sa doctrine: & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me soumettre, tout ira fort bien mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; mesurez vos raisonnemens à la capacité d'un pauvre d'esprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai disciple de votre maître, & ce n'est pas sa Doctrine que vous m'annoncez.

apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les innocens, mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embraſſer celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit néceſſairement opter. Votre Dieu n'eſt pas le nôtre, dirai je à ſes ſectateurs. Celui qui commence par ſe choiſir un ſeul peuple & proſcrire le reſte du genre humain, n'eſt pas le pere commun des hommes; celui qui deſtine au ſupplice éternel le plus grand nombre de ſes créatures, n'eſt pas le Dieu clément & bon que ma raiſon m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes vérités qu'elle nous enſeigne; c'eſt à la

révélation de nous enseigner ces vérités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire: celui qui charge de mystéres, de contradictions, le culte qu'il me prèche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténébres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage; me dire de soumettre ma raison! c'est outrager son auteur. Le ministre de la vérité ne tirannise point ma raison; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'il pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

,, La raison vous apprend que le tout ,, est plus grand que sa partie; mais

„ moi je vous apprends de la part de „ Dieu, que c'eſt la partie qui eſt plus „ grande que le tout.

Le Raiſonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oſer dire „ que Dieu ſe contredit; & à qui croirai „ je par préférence, de lui qui m'ap- „ prend par la raiſon les vérités éternel- „ les, ou de vous qui m'annoncez de „ ſa part une abſurdité?

L'Inſpiré.

„ A moi; car mon inſtruction eſt plus „ poſitive, & je vais vous prouver in- „ vinciblement que c'eſt lui qui m'en- „ voye.

Le Raiſonneur.

„ Comment vous me prouverez que „ c'eſt Dieu qui vous envoye dépoſer „ contre lui? Et de quel genre ſeront „ vos preuves pour me convaincre: qu'il „ eſt plus certain que Dieu me parle par „ votre bouche, que par l'entendement „ qu'il m'a donné.

L'Inſpiré.

„ L'entendement qu'il vous a donné! „ Homme petit & vain! comme ſi vous „ êtiez le premier impie qui s'égare „ dans ſa raiſon corrompue par le péché!

Le Raisonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne feriez „ pas, non plus le premier fourbe qui „ donne son arrogance pour preuve de „ sa mission

L'Inspiré.

„ Quoi les Philosophes disent aussi „ des injures !

Le Raisonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints leur „ en donnent l'exemple.

L'Inspiré.

„ Oh ! moi j'ai le droit d'en dire : je „ parle de la part de Dieu.

Le Raisonneur.

„ Il seroit bon de montrer vos titres „ avant d'user de vos priviléges.

L'Inspiré.

„ Mes titres sont authentiques. La „ terre & les cieux déposeront pour „ moi. Suivez bien mes raisonnemens, „ je vous prie.

Le Raisonneur.

„ Vos raisonnemens ! vous n'y pensez „ pas. M'apprendre que ma raison me „ trompe, n'est-ce pas réfuter ce qu'elle

„ m'aura dit pour vous? Quiconque veut
„ recuser la raison, doit convaincre sans
„ se servir d'elle. Car, supposons qu'en
„ raisonnant vous m'ayez convaincu;
„ comment saurai-je si ce n'est point ma
„ raison corrompue par le péché qui me
„ fait acquiescer à ce que vous me dites;
„ D'ailleurs, quelle preuve, quelle dé-
„ monstration pourrez-vous jamais em-
„ ployer, plus évidente que l'axiome
„ qu'elle doit détruire? Il est tout aussi
„ croyable qu'un bon syllogisme est un
„ mensonge, qu'il l'est, que la partie est
„ plus grande que le tout.

L'Inspiré.

„ Quelle différence! mes preuves
„ sont sans réplique; elles sont d'un or-
„ dre surnaturel.

Le Raisonneur.

„ Surnaturel! Que signifie ce mot?
„ Je ne l'entends pas.

L'Inspiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la
„ Nature, des prophéties, des mira-
„ cles, des prodiges de toute espece.

Le Raisonneur.

„ Des prodiges, des miracles! je n'ai

„ jamais rien vu de tout cela.

L'Inspiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. des
„ nuées de témoins .... le témoignage
„ des peuples.....

Le Raisonneur.

„ Le témoignage des peuples est-il
„ d'un ordre surnaturel ?

L'Inspiré.

„ Non, mais quand il est unanime, il
„ est incontestable.

Le Raisonneur.

„ Il n'y a rien de plus incontestable
„ que les principes de la raison, & l'on
„ ne peut autoriser une absurdité sur le
„ témoignage des hommes. Encore une
„ fois voyons des preuves surnaturelles ;
„ car l'attestation du genre humain n'en
„ est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci ! la grace ne vous
„ parle point.

Le Raisonneur.

„ Ce n'est pas ma faute ; car selon
„ vous, il faut avoir déjà reçu la grace
„ pour savoir la demander. Commencez
„ donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah ! c'est ce que je fais, & vous ne „ m'écoutez pas:mais que dites-vous des „ prophéties ?

Le Raisonneur.

„ Je dis premierement que je n'ai „ pas plus entendu des prophéties, que „ je n'ai vu de miracles. Je dis de plus „ qu'aucune prophétie ne sauroit faire „ autorité pour moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon ! & pourquoi „ les prophéties ne font-elles pas auto-„ rité pour vous ?

Le Raisonneur

„ Parce que pour qu'elles la fissent, „ il faudroit trois choses dont le con-„ cours est impossible ; savoir, que j'eus-„ se été témoin de la prophétie, que je „ fusse témoin de l'événement, & qu'il „ me fût démontré que cet événement „ n'a pu quadrer fortuitement avec la „ prophétie : car, fût-elle plus précise, „ plus claire, plus lumineuse qu'un axio-„ me de géométrie ; puisque la clarté „ d'une prédiction faite au hazard n'en „ rend pas l'accomplissement impossible, „ cet accomplissement, quand il a lieu,

„ ne prouve rien à la rigueur pour celui „ qui la prédit.

„ Voyez donc á quoi se réduisent vos „ prétendues preuves surnaturelles, vos „ miracles, vos prophéties. A croire „ tout cela sur la foi d'autrui, & à „ soumettre à l'autorité des hommes „ l'autorité de Dieu parlant à ma rai- „ son. Si les vérités éternelles que mon „ esprit conçoit, pouvoient souffrir „ quelque atteinte, il n'y auroit plus „ pour moi nulle espece de certitude, „ & loin d'être sûr que vous me parlez „ de la part de Dieu, je ne serois pas „ même assuré qu'il existe.

Voilà bien de difficultés, mon enfant, & ce n'est pas tout. Parmi tant de religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, une seule est la bonne, si tant est qu'une le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce soit, on ne doit point condamner sans entendre (13), il faut comparer les objec-

---

(12) Plutarque rapporte que les Stoïciens entre autres bizarres paradoxes, soutenoient que dans un jugement contradictoire il étoit inutile d'entendre les deux parties; car, disoient-ils, ou le premier a

ſtions aux preuves ; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne foi ? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir ? Chacun brille dans ſon parti ; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres ? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilletter, quelle immenſe lecture il

---

prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée ; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon ; pour choiſir entre tant de partis : il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

il faut faire ! Qui me guidera dans le choix ? Difficilement trouvera t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire ; à plus forte raison ceux de tous les partis ; quand on les trouveroit, ils seroient bien-tôt réfutés, L'absent a toujours tort, & de mauvaises raisons dites avec assurance, effacent aisement les bonnes exposées avec mépris. D'ailleurs souvent rien n'est plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les sentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique sur le livre de Bossuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Protestans, n'est point celle qu'on enseigne au peuple, & que le livre de Bossuet ne ressemble guere aux instructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ses sectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela est fort différent. Chacun a ses traditions, son sens, ses coùtumes, ses préjugés, qui font l'esprit de sa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne lisent pas les nôtres !

nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs ? Nous les raillons, ils nous méprisent ; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne foi, d'honnêtes gens amis de la verité, qui, pour la professer ne cherchent qu'à la connoitre ? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les notres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe, l'une admet une seule révélation l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons ? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre, celle qui en admet trois est la plus moderne, & paroît la

plus conséquente ; celle qui en admet deux & rejette la troisieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle, l'inconséquence saute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent Les juifs n'entendent plus l'Hebreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux mêmes ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point ? On traduit ces livres, dira-t on ; belle réponse ! Qui m'assurera que ces livres sont fidellement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut il qu'il ait besoin d'interprete ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme est obligé de savoir soit enfermé dans des livres, & que celui qui n'est à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie ! Parce que l'Eu-

rope eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſént faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine? l'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui ayent pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaiſme allégue contr'eux? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires! Mais comment faire? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on fa-

vociferoit ouvertement le Judaïsme ; nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire (14) Cette police est commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont guere plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tirannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs, ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême ? Lavidité nous donne du zéle, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. vous convertirez quelque miserable payé pour calomnier sa secte, vous ferez parler quelques vils frippiers,

(14) Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas besoin de commentaire. Dans le seizieme siécle, les Théologiens Catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre pour avoir été seulement d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifférentes à la religion.

qui céderont pour vous flatter ; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux ? En Sorbonne, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'ayent un Etat libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turc disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les notres ; là c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même respect que nous exigeons pour Jesus-Christ des Juifs qui n'y croyent pas davantage, les Turs ont-ils tort, avons nous raison ? Sur quel principe équitable résoudrons-nous cette question ?

Les deux tiers du genre humain ne

ſont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais oui parler de Moiſe, de Jeſus-Chriſt, ni de Mahomet ? On le nie ; on ſoutient que nos Miſſionnaires vont par-tout. Cela eſt bien-tôt dit, mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré juſqu'à préſent ? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée ſuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir oui parler du Pape, connoiſſent à peine le grand Lama ? Vont-ils dans les continens immenſes de l'Amérique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur ? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & ou leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intrigans ruſés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire ? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres eſclaves ? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi ? Iront-

elles toutes en enfer pour avoir été recluses ?

Quand il seroit vrai que l'Evangile est annoncé par toute la terre, qui gagneroit on ? La veille du jour que le premier Missionnaire est arrivé dans un pays, il y est sûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là ? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jesus Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification ? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite Ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mystére seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point ! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver si loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être

instruit ? Est-ce un crime d'ignorer ce qui se passe aux Antipodes ? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphere un peuple Hébreu & une Ville de Jerusalem ? Autant vaudroit m'obliger de savoir ce qui se fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre ; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien sû ? Doit il être éternellement puni de votre paresse, lui qui étoit si bon, si bienfaisant, & qui ne cherchoit que la vérité ? Soyez de bonne foi ; puis mettez-vous à ma place : voyez si je dois sur votre seul témoignage, croire toutes les choses incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injustices avec le Dieu juste que vous m'annoncez. Laissez moi, de grace, aller voir ce pays lointain, ou s'opérent tant de merveilles inouies dans celui-ci, que j'aille savoir pourquoi les habitans de cette Jerusalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu ? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous ? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis ; qu'aucun d'eux n'approche plus

de la même Ville. Aſſurement ils ont bien mérité tous cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déicide de leurs prédéceſſeurs ? ils le nient, il ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit-il donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi dans cette même Ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de là ! Ne voyez vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous, quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi bien que vous tout ce que vous m'apprenez ? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même ; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, par-

ler ainsi, & renvoyer bien loin le Missionnaire, qui avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'ayent autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion vétitable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays ou elles sont établies : nul n'est exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde : il n'y aura plus de peuple fixe & stable ; la terre entiere ne sera couverte que de pélerins allant à grand fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, & toutes les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir

d'autre étude que celle de religion : à grand'peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes ? A l'inſtant vous lui rendez tout ; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même religion du ſien ? Je défie tous les intolerans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet ange ! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolerance, quand chacun veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abîmois dans un océan ſans rives, je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, ſous peine de l'enfer d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à

le connoître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des homme m'apprendra de plus.

A l'égard de la révélation, si j'étois meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirois-je sa vérité, son utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contr'elle des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons solides pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette, je rejette seulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue est incompatible avec la justice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obstacles au salut, il les eût multipliés, il les eût rendus insurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reste sur ce point dans un doute respectueux. Je n'ai pas la présomption de me croire infaillible: d'autres hommes ont pû décider ce qui me semble indécis; je raisonne pour moi & non pas pour eux; je ne les blâme ni ne

les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute si ce n'est pas le mien.

Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ; Est ce-là le ton d'un entousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! qu'elle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire (15) couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour

(15) De Rep. Dial. 2.

trait J. C. la reſſemblance eſt ſi frappante que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au Fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage, & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice ; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobrieté : avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux, Mais oú Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure ; dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple (16) ? Du ſein du plus fu-

(16 Voyez dans le diſcours ſur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moiſe à la ſienne. Matth; c. 5. ℣. 21. & ſeq.

rieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus heroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure, Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, l'Evangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit

plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui repugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la verité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points eſſentiels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalutaires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans

le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale qui rend l'une préferable à l'autre, selon le tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement : le culte essenciel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincere, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appellé dans celle que je professe au service de l'Eglise, j'y remplis, avec toute l'exactitude possible, les soins qui me sont prescrits, & ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légereté qu'on met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération : je me pénetre de la majesté de l'Etre suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son Auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les Rites ;

je récite attentivement : je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie ; quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise & la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême intelligence ; je me dis, qui es-tu, pour mesurer la puissance infinie ? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, & je donne à leur effets toute la foi qui dépend de moi. Quoiqu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du Jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme est obligé de croire : mais à Dieu ne plaise que jamais je leur

prêche le dogme cruel de l'intolerance, que jamais je les porte à détester leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés (17). Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réserve pourroit m'attirer des affaires; mais je suis trop petit pour avoir beaucoup à craindre & je ne puis guere tomber plus bas que je ne suis Quoiqu'il arrive, je ne blasphemerai point contre la justice Divine, & ne mentirai point contre le Saint Esprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'espere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être Curé Un bon Curé est un Ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un Ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il

(17.) Le devoir de suivre & d'aimer la religion de son pays, ne s'étend pas usqu'aux dogmes contraires à la b nne, morale, tels que celui de l'Intolerance. C'est ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres & les rend tous ennemis du genre humain La distinction entre la tolerance civile & la tolerance théologique, est puerile & vaine. Ces deux tolerances sont inséparables, & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de *Dieu*.

est toujours à sa place quand il le sollicite, & souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. O si jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Curé de bonnes gens á desservir, je serois heureux; car il me semble que je ferois le bonheur de mes Paroissiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétrissure & le mépris plus insuportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chassent souvent la misere & la font toujours supporter, Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, oú le dogme est simple & la morale sublime, oú l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charite. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma Paroisse, je ne les distinguerois point de mes vrais paroissiens en tout ce qui

tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entraimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les Religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles préſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir au loix.

Je viens mon jeune ami, de vous reciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous ètes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles ni allarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquiettent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébran-

lé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches ; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la votre, ont beſoin d'être affermies & réveillées ; & pour les rétablir ſur la baſe des vétités éternelles, il faut achever d'arracher les pilliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif ; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire ? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve ; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel ; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions ; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger : vous avez pris du tems ; cette précaution eſt ſage, & me

fait bien penser de vous. Commencez par mettre votre conscience en état de vouloir être éclairée. Soyez sincere avec vous même. Appropriez - vous de mes sentimens ce qui vous aura persuadé, rejettez le reste. Vous n'êtes pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conferer entre nous ; mais sitôt qu'on dispute, on s'échauffe ; la vanité, l'obstination s'en mélent, la bonne-foi n'y est plus. Mon ami ; ne disputez jamais ; car on n'éclaire par la dispute ni soi ni les autres. Pour moi ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti ; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans retrouver la force d'en sortir. Plus. de la moitié de ma vie est écoulée ; je n'ai plus que le tem qu'i

qu'il me faut pour en mettre à profit le reste, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'est malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur sait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuissance de m'en tirer par mes propres lumieres, le seul moyen qui me reste pour en sortir est une bonne vie ; & si des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'esperer d'être éclairé lorsqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penser comme je pense, que mes sentimens soient les vôtres & que nous ayons la même profession de foi, voici le conseil que je vous donne. N'exposez plus votre vie aux tentations de la misere & du désespoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & cessez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, suivez-la dans la sincerité de votre cœur, & ne la quittez plus ; elle est très-simple & très-sainte ; je la crois de toutes les religions qui sont sur la terre, celle dont la morale est la plus pure, & dont la raison se contente le mieux. Quant aux frais du voyage n'en soyez point en pei-

ne, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaise honte d'un retour humiliant, il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout se pardonne, mais, où l'on ne péche plus impunement. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparoîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincerement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur oú l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi même ?

Mon fils, tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il

n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale ; qu'il n'y a de vraiment essenciels que ceux-là ; que le culte interieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle véritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous oumettent imperieusement à leurs déisions tranchantes, & prétendent nous onner, pour les vrais principes des hoses, les inintelligibles systêmes qu'ils nt bâtis dans leur imagination. Du res-, renversant, détruisant, foulant aux eds tout ce que les hommes respectent, ôtent aux affligés la derniere consotion de leur misere, aux puissans & x riches le seul frein de leurs passions ; arrachent du fond des cœurs le rerds du crime, l'espoir de la vertu, & vantent encore d'être les bienfaiteurs genre humain. Jamais disent-ils, la ité n'est nuisible aux hommes : je le s comme eux, & c'est à mon avis

une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité (18).

---

(18) Les deux parties s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous; c'est déja beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dés qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, & cela me paroit changer beaucoup l'état de la question.

Baille a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que la Fanatisme quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer le plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & e général l'esprit raisonneur & Philosophique attach à la vie, effemine, avilit les ames, concentr toutes les passions dans la bassesse de l'interêt par ticulier, dans l'objection du moi humain, & sap ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toutes socié té, car ce que les interêts particuliers ont de con mun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hon mes, c'est moins par amour pour la paix que p indifférence pour le bien; comme que tout aille peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il re en repos dans son cabinet. Ses principes ne font p tuer les hommes: mais ils les empêchent de naîtr en détruisant les mœurs qui les multiplient, en l

Bon jeune homme, soyez sincere & vrai sans orgueil; sachez être ignorant,

détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoisme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifference philosophique ressemble à la tranquillité de l'Etat sous le despotisme: c'est la tranquillité de la mort; elle est plus destructive que la guerre même.

Ainsi le Fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la question est de savoir si elle tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; & c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie à son aise & sur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'intérèt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, & si elle pratiqueroit cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main

Par les principes la philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philosophie ne sauroit faire.

Par la pratique, c'est autre chose; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion quand il en a une; celà est vrai. la plus part n'en ont guere, & ne suivent point du tout celle qu'ils ont; cela est encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie, & il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu sans ces motifs

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'en suit-il, si-non qu'un sot le lui avoit confié? Si Pascal en eût nié un, cela prouveroit que Pascal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!... Les gens qui font trafic de la religion, sont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui se font dans le Clergé, comme

vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous met-

---

ailleurs, ne prouvent point que la religion ſoit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins ſanguinaires; cela ſe prouve par le fait en les comparent aux gouvernemens anciens. Le religion mieux connue écartant le fanatiſme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt point l'ouvrage des lettres; car partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée: les cruautés des Atheniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, enfin soi. Que d'œuvres de miſericorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! Que de reſtitutions de réparations la confeſſion ne fait elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le *Jubilé* des Hébreux ne rendoit il pas les uſurpateurs moins avides? Que de miſeres ne prévenoit il pas? La fraternité legale uniſſoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuſes ſont innombrables. Ils ſont par principe de religion hoſpitaliers même envers les ennemis de leur culte

„ Les Mahométans diſent, ſelon Chardin, qu'a-„ près l'examen qui ſuivra la réſurrection univerſel-„ le; tous les corps iront paſſer un pont a pellé „ (Poul Serrho) qui eſt jetté ſur le feu éternel pont „ qu'on peut appller, diſent ils, le troiſiéme & „ dernier examen & le vrai jugement final, parce „ que c'eſt-là où ſe ſera la ſeparation des bons d'avec „ les méchans.... &c

„ Les Perſans, pourſuit Chardin,) ſont fort „ infatués de ce pont, & lorſque quelqu'un ſouffre „ une injure dont, par aucune voye, ni dans aucun „ tems, il ne peut avoir raiſon, ſa derniere conſola-„ tion eſt de dire: „ Eh! bien, par le Dieu vivant.

tent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que selon votre conscience sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incredulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut

„ tu me le payeras au double au dernier jour; tu ne „ passeras point le Poul Serrho, que tu ne me satisfasses auparavant: je m'attacherai au bord de ta „ veste & me jetterai à tes jambes. J'ai vu beaucoup „ de gens éminens, & de toutes sortes de professions, „ qui appréhendent qu'on ne criat ainsi Haro sur „ eux au passage de ce pont redoutable, sollicitoient „ ceux qui se plaignoient d'eux de leur pardonner: ce„ la m'est arrivé cent fois à moi même. Des gens de „ qualité qui m'avoient fait faire, par importunité, „ des démarches autrement que je n'eusse voulu, „ m'abordoient au bout de quelque tems, qu'ils pen„ soient que le chagrin en étoit passé, & me disoient: „ je te prie, halal becon antchira, c'est à-dire, „ rends moi cette affaire licite ou juste. Quelques-uns „ même m'ont fait des présens & rendu des services, „ afin que je leur pardonnasse en déclarant que je le „ faisois de bon cœur; de quoi la cause n'est autre „ que cette créance qu'on ne passera point le pont de „ l'Enfer qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux „ qu'on a oppressés. *T.* in p 50.

Croirai je que l'idée de ce pont qu'il repare tant d'iniquités n'en previent jamais? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni Paul Serrho, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tirans après la mort; n'est il pas clair que cela mettroit ceux ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux? *Il* est donc faux que cette doctrine ne fut pas nuisible; elle ne seroit donc pas la verité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du Paul-Serro.

avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrémités; reſtez toujours ferme dans la voie de la vé ité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes, oſez prêcher l'humanité aux intolerans. Vous ſeres ſeul de votre parti, peut être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien, ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſprit du juſte qui ne trompe point.

J'Ai tranſcrit cet écrit, non comme une régle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut

raisonner avec son éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on est né, les seules lumieres de la raison ne peuvent dans l'institution de la Nature nous mener plus loin que la réligion naturelle, & c'est à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir un autre, je n'ai plus en cela le droit d'être son guide; c'est à lui seul de la choisir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme phisique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne sont pas les mêmes. Le corps est déjà robuste & fort, que l'ame est encore languissante & foible; & quoique l'art humain puisse faire, le temperament précede toujours la raison. C'est à retenir lu'n & à exciter l'autre, que nous avons jusqu'ici donné tous nos soins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit possible. En développant le naturel, nous avons donné le change à sa sensibilité naissante; nous l'avons reglée en cultivant la raison. Les objets intellectuels moderoient l'impression des objets sensibles. En remontant au prin-

cipe des choses, nous l'avons soustrait à l'empire des sens ; il étoit simple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de son Auteur.

Quand nous en sommes venus-là, quelles nouvelles prises nous nous sommes données sur notre éleve ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à son cœur ! C'est alors seulement qu'il trouve son véritable intérêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & sans y être forcé par les loix à être juste entte Dieu & lui, à remplir son devoir, même aux dépens de sa vie, & à porter dans son cœur la vertu, non seulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de soi ; mais pour l'amour de l'auteur de son être, amour qui se confond avec ce même amour de soi ; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conscience & la contemplation de cet Etre suprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien usé de celle-ci Sortez de-là, je ne vois plus qu'injustice, hypocrisie & mensonge parmi les hommes ; l'intérêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte nécessairement sur toutes choses apprend à chacun d'eux, à parer le

vice du masque de la vertu. Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur, que tout se rapporte à moi seul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la misere pour m'épargner un moment de douleur & de faim ; tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne. Oui, je le soutiendrai toute ma vie ; quiconque a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'est qu'un menteur & un insensé

Lecteur, j'aurai beau faire, je sens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile sous les mêmes traits, vous vous le figurerez toujours semblable à vos jeunes gens, toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amusement en amusement, sans jamais pouvoir se fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un *Philosophe*, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie Vous direz : ce reveur poursuit toujours sa chimere ; en nous connant un éleve de sa façon, il ne le forme pas seulement ; il le crée, il le tire de son cerveau, & croyant toujours suivre la Nature, il s'en écarte à chaque instant.

Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri si differemment, c'est presque un miracle s'il leur ressemble en quelque chose. Comme il a passé son enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeunesse, il commence à prendre dans sa jeunesse la régle à à laquelle on les a soumis enfans; cette regle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tiranie des maîtres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug [19]; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré, des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante; son corps déja forné n'a plus besoin des mêmes mouvenens, & commence à s'arrêter de lui-mêne, tandis que son esprit à moitié déveoppé cherche à son tour à pren-

(19) Il ny a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays ou les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux ou l'inégalité n'est pas grande, & ou chacun craint toujours d'être confondu avec son inférieur.

dre l'effor. Ainfi l'âge de raifon n'eft pour les uns que l'âge de la licence pour l'autre il devient l'âge du raifonnement.

Vouléz-vous favoir lefquels deux ou de lui font mieux en cela dans l'ordre de la Nature ? confiderez les differences dans ceux qui en font plus ou moins éloignes : obfervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils font auffi petulans que les vôtres. *Durand l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à differens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont ils atteint l'âge de l'adolefcence, qu'ils deviennent tranquilles, reveurs : ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux férieux ou de hazard* (20). Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payfans & des jeunes fauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiffant. Toute la difference eft qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour fe nourrir, il a dans fes travaux & dans fes jeux appris à penfer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il fe trouve tout difpofé pour celle où je l'introduis ; les fujets de re-

---

(20) *Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement, T. II. p. 70.*

flexions que je lui présente irritent sa curiosité, parce qu'ils sont beaux par eux mêmes, qu'ils sont tout nouveaux pour lui, & qu'il est en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchismes, comment vos jeunes gens ne se refuseroient ils pas à l'application d'esprit qu'on leur a rendu triste, aux lourds préceptes dont on n'a cessé de les accabler, aux méditations sur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaisirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'aversion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen désormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à disposer d'eux? il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'est la même chose pour mon éleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choses nouvelles; c'est précisement parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de son goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raison le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès?

Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accelerer; j'ai balancé par des leçons d'une autre espece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos institutions l'entraine, l'attirer en sens contraire par d'autres institutions, ce n'est pas l'ôter de sa place, c'est l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puisqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il se reproduise, afin que l'espece dure & que l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre éleve. C'est votre ami, c'est un homme, traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il sait le moins se conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quant il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui.

Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse ; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues ; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature, La premiere de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous ; l'habitude vous le livre encore Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant ; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent ; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre : il sera toujours docile ; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-tems écouté ; mais sitôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous reponds plus de rien. Songez toujouts que

vous étes le miniſtre de la Nature ; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? on ne s'attend ici qu'a l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre ; d'ètre ſon tiran, ou ſon complaiſant ; & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix

Le premier moyen qui s'offre pour reſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vite : c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile ; je dirai ci-après mes raiſons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient pour eux avant le tems ; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe ; il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'ètre tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens; cela est si vrai que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé; & les Auteurs attribuent avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans,

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siécles que rien n'étoit plus commun dans la France même Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-tems dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils qu'elle vigueur & quelle gaité conservoit le pere à plus de soixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoissance de l'espece en général.

Je puis donc laisser à part l'exemple de notre Jeunesse, il ne prouve rien

pour qui n'a pas été élevé comme elle. Considerant que la Nature n'a point là-dessus de terme fixe qu'on ne puisse avancer ou retarder, je crois pouvoir, sans sortir de sa loi, supposer Emile resté jusques là par mes soins dans sa primitive innocence, & je vois cette heureuse époque prête à finir. Entouré de périls toujours croissant, il va m'échapper, quoique je fasse. A la premiere occasion, (& cette occasion ne tardera pas à naître.) il va suivre l'aveugle instinct des sens; il y a mille à parier contre un qui va se perdre. J'ai trop réfléchi sur les mœrs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment sur le reste de sa vie. Si je dissimule & feins de ne rien voir, il se prevaut de ma foiblesse; croyant me tromper, il me méprise, & je suis le complice de sa perte. Si j'essaye de le ramener, il n'est plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, insuportable; il ne tardera guere à se débarraser de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raisonnable á prendre, c'est de le rendre comptable de ses actions á lui-même; de le garantir au moins des surprises de l'erreur, & de lui montrer à découvert les perils dont

il eſt environné. Juſqu'ici je l'rrrêtois par ſon ignorance ; c'eſt maintenant par ſes lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voi.i l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrés de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux perils qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux myſtéres que vous lui

avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & facheux, & l'un des ſujets, ſavoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'éleve en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tirannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de

s'en plaindre? Naturellement ils ſont ſes premiers confidens; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon éléve qui ne me laiſſe de lui quelque image agreable. Au moment même où les fureurs du temperament l'entraînent, & où, revolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere ſimplicité; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer: il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naif ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de trom-

per. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent ; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rièn à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réſervé ; que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte : déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment á perdre, & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bien tôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh ! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne ! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer il faut labourer la terre : la ſemance de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications les plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernemant & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſer-

mon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi différens d'eſprits, d'humeurs , d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auſquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable ; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion. Jugez, ſi quand les ſens enflamés aliénent l'entendement & tiranniſent la volonté, c'eſt le tems d'écouter les graves leçons de la ſageſſe. Ne parlez donc jamais raiſon aux jeunes gens, même en âge de raiſon, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plûpart des diſcours perdus le ſont bien plus par la faute des maîtres que par celle des diſciples. Le pédant & l'inſtituteur diſent à peu près les mêmes choſes; mais le premier les dit à tout propos ; le ſecond ne les dit que quand il eſt ſur de leur effet,

Comme un ſomnambule, errant durant ſon ſommeil, marche en dormant ſur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup ; ainſi mon Emile, dans le ſommeil de l'ignorance, échappe à des perils

rils qu'il n'apperçoit point : si je l'éveille en sursaut il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la solitude, l'oisiveté, la vie molle & sédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens ; voilà les sentiers dangereux à frayer à son âge, & qui le tiennent sans cesse à côté du péril. C'est par d'autres objets sensibles que je donne le change à ses sens ; c'est en traçant un autre cours aux esprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre c'est en exerçant son corps à des travaux penibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination se repose ; quand le corps est bien las, le cœur ne s'echauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, est de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'est pas assez ; dans quel désert, dans quel sauvage asyle échappera t il aux images qui le poursuivent, Ce n'est rien d'éloigner les objets dangereux, si je n'en éloigne aussi le souvenir, si je ne trouve l'art de le déta-

cher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparement. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intereſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine? qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier, Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi amais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge, perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naiſſent de la moleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a

fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes differentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du prémier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les corps, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que Driades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la différence de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celles

des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-tems les seuls qu'on recherche Je ne veux pas que toute la jeunesse l'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne pretends pas même justifier en tout cette feroce passion ; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle ; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tachons donc de la graver dans sa mémoire, ensorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons reduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active, elle retient quelquefois, rare-

ment elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'obſerve que dans les ſiécles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la perſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fut établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain ; c'eſt par devant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes ; la face de la terre étoit le livre où ſe conſervoient les archives. Des rochers, des arbres des monceaux de pierre conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ferment, le puis du vivant & voyant, le vieux chêne demembré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monu-

mens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats; nul n'eût oſé d'une main ſacrilége attenter à ces monumens; & la foi des hommes étoit plus aſſurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'eſt aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguſte appareil de la puiſſance royale en impoſoit aux ſujets. Des marques de dignités, un trône, un ſceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau étoient pour eux des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés leur rendoient vénerable l'homme qu'ils en voyoient orné; ſans ſoldats, ſans menaces, ſi-tôt qu'il parloit il étoit obéï. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces ſignes (21), qu'arive t-il de ce mépris? Que la majeſté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne ſe font plus obéir qu'à force de troupes, & que

---

(21) Le Clergé romain les a trè-habilement conſervées, & ſon exemple quelques Républiques, entre autres celle de *V*eniſe. Auſſi le Gouvernement *V*enicien, malgré la chute de l'*E*tat, jouit il encore, ſous l'appareil de ſon antique majeſté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple, & après le *P*ape, orné de ſa tiare, il n'y a peut-être ni Roi: ni Potentat, ni homme au monde auſſi reſpecté que le Doge de *V*eniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa courone

le reſpect des ſujets n'eſt que dans la crainte du châtiment Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grand les marques de leurs dignités, mais il faut avoir cent mille bras toujous prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur ſemble plus beau, peut-être, il eſt aiſé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux ; mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on diſoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des ſignes ; on ne le diſoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expoſe aux yeux ébranle l'imagination, excite la curioſité, tient l'eſprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & ſouvent cet objet ſeul a tout dit. Traſibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant ſon ſceau ſur la

---

ducale d'une coëffure de femme Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tirannique Gouvernement.

bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substitués une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera : ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel

lieu plutôt qu'en tel autre ; qu'il vît ou ne vit pas le Capitole ; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat ; qu'il déliberât tel ou tel jour par préférence. Les accufés changeoient d'habit ; les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits , ils montroient leurs bleffures. A la mort de Céfar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple , épuifer tous les lieux communs de l'art pour faire une pathétique defcription de fes plaies , de fon fang , de fon cadavre : Antoine , quoiqu'éloquent , ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique.

Mais cette digreffion m'entraîne infenfiblement loin de mon fujet, ainfi que font beaucoup d'autres , & mes écarts font trop fréquents pour pouvoir être longs & tollerables : je reviens donc.

Ne raifonnez jamais féchement avec la Jeuneffe. Revêtez la raifon d'un corps , fi vous voulez la lui rendre fenfible. Faites paffer par le cœur le langage de l'efprit, afin qu'il fe faffe entendre. Je le répéte , les argumens froids peuvent déterminer nos opinions , non nos actions ; ils nous font croire & non-

pas agir ; on demontre ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est il pour les jeunes gens encore enveloppés dans leurs sens, & qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire Je commencerai par émouvoir son imagination ; je choisirai le tems, le lieu, les objets les plus favorables, l'impession que je veux faire : j'appellerai, pour ainsi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens : j'attesterai l'Etre éternel, dont elle est l'ouvrage, de la verité de mes discours ; je le prendrai pour juge entre Emile & moi, je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens & des miens; je mettrai dans mes, yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'entousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de

mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent; ma raison sera grave & sententieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même. il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout à coup de langage! au lieu de lui rétrecir l'ame en lui parlant toujours de son interêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage? j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déja fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes espérances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter

d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai taché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues ; je la crois, moi, la plus obſcene : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours deshonnêtes, mais à ne pas les avoir. En effet pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficille de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure ? au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour

toutes choſes ; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnetement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſement parce que tout y eſt dit avec naiveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille ; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la véritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit ; car en apprennant le langage de l honêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont differens. Quoiqu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon ; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre ; qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur vérité ; qu'on

lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phiſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables ; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtére de la génération , l'on joigne à l'idée ? l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte , celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux , celle des devoirs de fidélité , de pudeur qui l'environnent , qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet ; qu'en lui peignant le mariage , non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats , qu'on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes , & qui couvrent de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté ; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche , de ſon ſtupide abrutiſſement , de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous , & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte ; ſi dis-je on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté , tiennent la ſanté , la force , le courage , les vertus , l'amour même , & tous les vrais bien de l'homme , je ſoutiens qu'alors on lui ren-

dra cette même chaſteté deſirable & chere, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver : car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber, Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes tranſportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'yvreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vît l'appareil du ſupplice, ſûr d'y perir dans les tourmens un quart d'heure après : non-ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſupérieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bien-tôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées le diſtrairoit d'elle ; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient de revenir. c'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement. *Volenti nihil difficile*. Oh! ſi nous déteſ.

tions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux.

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raison des formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à

la conjoncture ou le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste ; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi & qui me trahissent ; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante ; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi ; rendez-moi libre en me protegeant contre mes passions qui me font violence, empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, [& s'il n'y vient pas, ce

ſera votre faute) gardez vous de le prendre trop vite au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne ſe croye en droit de s'y ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place; & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vû prendre.

Vous lui direz donc: jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles: il faudroit le connoître pour être en droit de les former; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime; quand pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur! Tel qu'Uliſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous génent; vous m'importunerez de vos plaintes, vous

me reprocherez ma tirannie quand je serai le plus tendrement occupé de vous : en ne songeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile ! je ne supporterai jamais la douleur de l'être odieux ; ton bonheur même est trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire à m'oublier pour me devouer à vous à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre incessamment vos desirs & les miens ? Vous m'imposez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, consultons nos forces ; prenez du tems, donnez-m'en pour y penser, & sachez que le plus lent à promettre est toujours le plus fidéle à tenir.

Sachez aussi vous-même que plus vous vous rendez difficille sur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme sente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment sera venu, & qu'il aura, pour ainsi dire, signé le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de séverité. Vous lui direz : mon jeune ami, l'expe-

rience vous manque, mais j'ai fait en forte que la raison ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous soyez de sang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez moi compte de mes ordres, je serai prêt à vous en rendre raison si tôt que vous serez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'user de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promesse le sort dont vous avez joui jusqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait passé une vie aussi douce que la votre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établissement de mon autorité, mon premier soin sera d'écarter la nécessité d'en faire usage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans sa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de son cœur & l'arbitre de ses plaisirs. Loin de combattre les penchans de son âge, je les consulterai pour en être le Maître. J'entrerai dans ses vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du

présent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il soit heureux une fois, mais toujours, s'il est possible.

Ceux qui veulent conduire sagement la jeunesse pour la garantir des piéges des sens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y songer à son âge, comme si l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuses que le cœur dément ne persuadent point Le jeune homme conduit par un instinct plus sûr, rien en secret des tristes maximes ausquelles il feint d'acquiescer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela est contre la Nature. En suivant une route opposée, j'arriverai plus sûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux sentiment dont il est avide; je le lui peindrai comme le suprême bonheur de la vie, parce qu'il l'est en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faisant sentir quel charme ajoute à l'attrait des sens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai sage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les desirs naissans d'un jeune homme qu'un obstacle aux leçons de la rai-

son ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de prise sur les passions, que par les passions ; c'est par leur empire qu'il faut combattre leur tirannie, & c'est toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les instrumens propres à la régler.

Emile n'est pas fait pour rester toujours solitaire ; membre de la société, il en doit remplir ces devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l homme en géneral ; il lui reste à connoître les individus. Il sait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reste à voir comment on y vit. Il est tems de lui montrer l'exterieur de cette grande sçène dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration stupide d'un jeune étourdi, mais le discernement d'un esprit droit & juste. Ses passions pourront l'abuser, sans doute ; quand est-ce qu'elles n'abusent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne sera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du sage, sans être entraîné par leurs exemples, ni séduit par leurs préjugés.

Comme il y à un âge propre á l'étude des sciences, il y en a un pour bien saisir l'usage du monde. Quiconque

apprend cet usage trop jeune, le suit toute sa vie sans choix, sans réflexion, & quoiqu'avec suffisance, sans jamais bien savoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raisons, le suit avec plus de discernement, & par conséquent avec plus de justesse & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne sache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre aussi savant que celui que vous avez instruit dès le premier âge, avec la différence que le savoir du votre ne sera que dans sa mémoire, & que celui du mien sera dans son jugement. De même, introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde, bien conduit il sera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qu'on y aura nourri dès son enfance; car le premier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute régle, est embarrassée si-tôt qu'on l'en sort.

Les jeunes Demoiselles françoises sont toutes élevées dans des Couvens jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles

ayent peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vint des gens du monde eux-même, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquerir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon temps propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſurtout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon éleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bon-

ne

ne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux ! de quoi lui ſert d'être ſous ma garde ? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire ; il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin ? qu'aura t'il appris de moi ? Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent ; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je ? Il s'amolit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne : allons chercher celle qui convient; nous ne la trouverons pas aiſement, peut-ètre ; le vrai mérite eſt toujours rare ; mais ne nous preſſons, ni ne nous

rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire d'avantage? ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter; ſi je ſaurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens á ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préferer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſtce que le véritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere, menſonge, illuſion? On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'aupara-

vant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du prestige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fournissant l'objet imaginaire, je suis le maître des comparaisons, & j'empêche aisement l'illusion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modele de perfection qui ne puisse exister : mais je choisirai tellement les défauts de sa maîtresse qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaisent, & qu'ils servent à corriger les siens. Je ne veux pas non-plus qu'on lui mente, en affirmant faussement que l'objet qu'on lui peint existe; mais s'il se complaît à l'image, il lui souhaitera bien tôt un original. Du souhait à la supposition, le trajet est facile; c'est l'affaire de quelques descriptions adroites, qui, sous des traits plus sensibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer : je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtresse, *Sophie* est un nom dé bon augure; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'é-

chape par des défaites , ses soupçons se changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait mistere de l'épouse qu'on lui destine , & qu'il la verra quand il sera tems. S'il en est une fois-là & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque ; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais soit qu'il personnifie ou non ; le modele que j'aurai su lui rendre aimable ; ce modéle, s'il est bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui ressemble : & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui ressemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préserver son cœur des dangers ausquels sa personne doit être exposée, pour réprimer ses sens par son imagination, pour l'arracher surtout à ces donneuses d'éducation, qui la font payer si cher & ne forment un jeune homme à la politesse qu'en lui ôtant toute honnéteté ! Sophie est si modeste ! De quel œil verra t'il leurs avances ? Sophie a tant de simplicité ! Comment aimera t-il leurs airs ? Il y a trop loin de ses idées à ses observations pour que celles ci lui soient jamais dangereuses.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mémes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réflechiſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni par le temperament ni par le ſens que commence l'égarément de la Jeuneſſe, c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colléges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice, & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple ? mais abandonnons les penſionnaires des Colléges & des Couvents à leurs mauvaiſes mœurs, elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en province, & l'éxaminez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de

l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes ; quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſiderez de nouveau le même jeune homme ; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même, & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé en peu de tems! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque? Du progrés du tempérament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrés dans la maiſon paternelle, & ſurement il n'y eût pris ni ce ton ni ces maximes? Des premiers plaiſirs des ſens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours miſterieuſes ; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & trem-

ble toujours de le perdre. s'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces differences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont chanché. Ses ſentimens, plus lents à s'alterer, s'altereront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véritablement corrompu. A peine eſt il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit: on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pedanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont préché, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant ſans deſirs & fait par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier au Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer de peur d'être mocqué d'eux. “ Je m'exerce à

„ cela, difoit-il, comme à prendre du
„ tabac malgré ma répugnance; le goût
„ viendra par l'habitude; il ne faut pas
„ toujours être enfant.

Ainfi donc c'eft bien moins de la fenfualité, que de la vanité qu'il faut préferver un jeune homme entrant dans le monde; il cede plus aux penchans d'autrui qu'aux fiens, & l'amour propre fait plus de libertins que l'amour.

Cela poffé, je demande s'il en eft un fur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer fes mœurs, fes fentimens, fes principes? s'il en eft un plus en état de réfifter au torrent? Car, contre quelle féduction n'eft-il pas en défenfe? Si fes defirs l'entraînent vers le fexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & fon cœur préocupé le retient. Si fes fens l'agitent ou le preffent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques & des femmes mariées, & c'eft toujours par l'un de ces deux états que commencent les defordres de la Jeuneffe. Une fille à marier peut être coquette: mais elle ne fera pas effrontée, elle n'ira pas fe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut

l'époufer s'il la croit fage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la furveiller. Emile de fon cô é ne fera pas tout-à-fait livré à lui même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inféparables des premiers defirs ; il ne pafferont point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrès fans obftacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de fes camarades, qu'il ait appris deux à fe mocquer de fa retenue à devenir infolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eft moins imitateur qu'Emile ? Quel homme fe mene moins par le ton plaifant, que celui qui n'a point de préjugés & ne fait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les mocqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'eft à fes yeux que la raifon des fots, & rien ne rend plus infenfible à la raillerie, que d'être au deffus de l'opinion. Au lieu de plaifanteries, il lui faut des raifons, & tant qu'il en fera là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent ; j'ai pour moi la confcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de

vingt ans & auſſi quelque choſe : on ne lui faira jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons ; & dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant ; j'affecterai d'être toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai : " vous voyez que votre ſeul in-
„ téret, qui eſt le mien, dicte mes diſ-
„ cours, je n'en peux avoir aucun au-
„ tre ; mais pourquoi ces jeunes gens
„ veulent-ils vous perſuader ? C'eſt qu'ils
„ veulent vous ſéduire : ils ne vous ai-
„ ment point, ils ne prennent aucun
„ intérêt à vous ; ils ont pour tout mo-
„ tif, un dépit ſecret de voir que vous
„ valez mieux qu'eux ; ils veulent vous
„ rabaiſſer à leur petite meſure, & ne
„ vous reprochent de vous laiſſer gou-
„ verner, qu'afin de vous gouverner
„ eux-mêmes. Pouvez vous croire qu'il
„ y eût à gagner pour vous dans ce
„ changement ? leur ſageſſe eſt-elle donc
„ ſi ſupérieure, & leur attachement

„ d'un jour eſt-ilplus fort que le mien ?
„ pour donner quelque poids à leur
„ raillerie il faudroit en pouvoir donner
„ à leur autorité, & quelle experience
„ ont ils pour élever leurs maximes au-
„ deſſus des nôtres ? Ils n'ont fait qu'i-
„ miter d'autres étourdis, comme ils
„ veulent être imités à leur tour. Pour
„ ſe mettre au deſſus des prétendus pré-
„ jugés de leurs peres, ils s'aſſerviſſent
„ à ceux de leurs camarades ; je ne vois
„ point ce qu'ils gagnent à cela, mais je
„ vois qu'ils y perdent ſûrement d'eux
„ grands avantages, celui de l'affection
„ paternelle, dont les conſeils ſont ten-
„ dres & ſinceres, & celui de l'experien-
„ ce qui fait juger de ce qu'on connoît ;
„ car les peres ont été enfans, & les en-
fans n'ont pas été peres.

„ Mais les croyez-vous ſinceres au
„ moins dans leurs folles maximes ?
„ Pas même cela, chez Emile ; ils ſe
„ trompent pour vous tromper, ils
„ ne ſont point d'accord avec eux-mê-
„ mes. Leur cœur les dément ſans ceſſe,
„ & ſouvent leur bouche les contredit.
„ Tel d'entr'eux tourne en dériſion tout
„ ce qui eſt honnête, qui ſeroit au dé-
„ ſeſpoir que ſa femme penſât comme
„ lui. Tel autre pouſſera cette indiffé-

„ rence de mœurs, jusqu'à celles de sa
„ femme qu'il n'a point encore, ou pour
„ comble d'infamie, á celles de la femme
„ qu'il a déja; mais allez plus loin,
„ parlez-lui de sa mere, & voyez s'il
„ passera volontiers pour être un en-
„ fant d'adultere & le fils d'une femme
„ de mauvaise vie, pour prendre à faux
„ le nom d'une famille, pour en voler
„ le patrimoine à l'héritier naturel;
„ enfin s'il se laissera patiemment traiter
„ de bâtard! Qui d'entreux voudra qu'on
„ rende à sa fille le deshonnneur dont
„ il couvre celle d'autrui? il n'y en
„ a pas un qui n'attentât même à votre
„ vie, si vous adoptiez avec lui,
„ dans la pratique, tous les principes
„ qu'il s'efforce de vous donner. C'est
„ ainsi qu'ils décélent enfin leur incon-
„ séquence, & qu'on sent qu'aucun
„ d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des
„ raisons, cher Emile, pesez les leurs,
„ s'ils en ont, & comparez. Si je voulois
„ user comme eux de mépris & de
„ raillerie, vous les verriez prêter le
„ flanc au ridicule, autant, peut-être,
„ & plus que moi. Mais je n'ai pas peur
„ d'un examen sérieux. Le triomphe des
„ moqueurs est de court durée; la vé-
„ rité demeure, & leur rire insensé
„ s'évanouit.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile ? Que nous pensons differemment ! Moi je ne conçois pas comment il a peu l'être à dix ; car quelle prise avois-je sur lui à cet âge ? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé ; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance ; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne ; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelque fois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré : Emile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête, c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui n'ont reçu nulle alteration précédente, & d'effacer les principes dérivés immédiatement des premieres lumieres de la raison. Si quelque changement s'y fait du-

rant mon abſence . elle ne ſera jamais aſſez longue ; il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler ; & ſi jamais homme eſt maladroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſocieté de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même : cet ennemi pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute, car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique : il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée dèshonnêtes ne fût entrée dans notre eſprit, jamais peut-

être ce prétendu besoin ne se fût fait sentir à nous, & nous serions demeurés chastes sans tentations, sans efforts & sans mérite. On ne sait pas quelles fermentations sourdes, certaines situations & certains spectacles excitent dans le sang de la Jeunesse, sans qu'elle sache démêler elle-même la cause de cette premiere inquiétude, qui n'est pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est imposible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'ètre savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nou suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mèmes, & rendent la solitude aussi funes-

te à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez tout au moins, dans sa chambre. Défiez-vous de l'instinct si-tôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le régler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoit une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore...... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit

éludée. S'il faut qu'un tiran te ſubjugue, je te livre par préferece à celui dont je peux te délivrer ; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aiſement aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance ; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guere qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale ; elle importe pour apprendre à regner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions leurs régles. Quand la foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préferons le moindre ; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon éleve que je parle ici. c'eſt du votre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent ; cedez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement,

pour lui faire, au moins; éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & se trompe que s'il étoit trompé par son éleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toleré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre sens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut se mettre à la place de ceux á qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez vos

foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guérir des ſiennes ; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enyvré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve ? Combien de fois ? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de larmes, quittez-le à l'inſtant ; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbecile ; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un

jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiécle ! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui pert toute la Jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir : leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjets en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélerats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſût, au milieu d'eux préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſocieté qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugement des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t'il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au-contraire ; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes pourquoi les compteroit il pour rien, vivant avec eux ? Il

ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans son cœur ; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par sa simagrée, mais il la lui cedera volontiers par bonté, si le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coutera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse le bien de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur otant à pure perte, il ne les rendit plus malheureux quauparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant ; il n'est pas, non plus complaisant & flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits

Il parle peu parce qu'il ne se soucie

guere qu'on s'occupe de lui ; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles: autrement qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler ? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement , ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après ; ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres ſont autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes , pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop, car il ſait apprécier auſſi l attention qu'on lui donne , & l'intérêt qu'on peut prendre á ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup , & les gens qui ſavènt beaucoup, parlent peu, il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit, n'ouvre pas aiſément ſon répertoire il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il ſe tait.

Loin de choquer les manieres des autres , Emile s'y conforme aſſez volontiers ; non , pour paroître inſtruit des uſages , ni pour affecter les airs d'un homme poli , mais aucontraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour évi er d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe

que quand on ne prend par garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres : il n'est pas pour cela timide & craintif ; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiette guerre, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang-froid, il ne se trouple point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit les usages avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme & non suffisant ; ses manieres sont libres & non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus pro-

pre

pro aux ames vîles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*? répond l'étranger *Vous Anglois*? réplique le danseur; *vous seriez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine* (22) *Non, Monsieur; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

Je ne sais, si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son exterieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'est pas courtisan; je*

---

[22] Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membre. de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom des Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bétises contre la nouvelle Héloise, a orné sa signature du titre de (Citoyen de Paimbeuf) & a cru me faire une excellente plaisanterie.

n'ai jamais oüi dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes. Assurément ce M. Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant des Romains !

Quand on aime on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire, A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs, & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister ? Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé ; mais sûrement cet embaras ne leur deplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de

l'augment. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rapelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété, mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens: il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiécle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieil-*

lards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'appréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être cousidéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de la premiere éducation. On nous fait un grand mystére de l'usage du monde si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnete qu'il faut chercher ses prémieres loix? La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes; elle se montre sans peine quand on en a; c'est pour

celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procedés, n'en seront ni énorgueillis, ni corrompus ; ils n'en seront que réconnoissans, & en deviendront meilleurs (23).

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des ma-

---

[23] Considerations sur les mœurs de ce siécle, par M Duclos, p. 65.

ximes si defferentes : Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera different des autres, il ne sera ni facheux ni ridicule; la difference sera sensible sans être incommode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *il est fait ainsi*.

Il ne sera point fèté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tous tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre humain. Cette maniere de se faire admi-

rer ne le touche guere : il ſait où il doit trouver le bonheur de ſa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La ſphere de ſes connoiſſances ne s'étend pas plus loin que ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marqué ; n'étant point tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briler. Emile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le deſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifferent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immediatement à ſa perſonne ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus

d'esprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus savant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la personne, comme d'être d'une plus grande naissance, d'être estimé plus riche, plus en crédit, plus consideré; d'en imposer par un plus grand faste.

Aimant les hommes parce qu'ils sont ses semblables, il aimera sur-tout ceux qui lui ressemblent le plus, parce qu'il se sentira bon, & jugeant de cette ressemblance par la conformité des goûts dans les choses morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honnorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'etude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare ; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplait au plus grand nombre. Sortez de-là vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres ; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous ; & bien que le concours des goûts les plus généraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût ; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifferentes, ou d'un interêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins ; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût ; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans

les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du goût ſemblent abſolument inexpliquables ; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation (24) : ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le goût a des régles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractére, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en même meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'alterer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue ; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premierement il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour

---

[24] Cela eſt prouvé dans un eſſai ſur le (principe de la mélodie,) qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

faire beaucoup de comparaifons : fecondement il faut des fociétés d'amufement & d'oifiveté ; car dans celles d'affaires on a pour régle, non le plaifir, mais l'interêt : en troifiéme lieu il faut des fociétés où l'inégalité ne foit pas trop grande, où la tiranie de l'opinion foit moderés, & où regne la volupté plus que la vanité : car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diftingue.

Dans ce dernier cas il n'eft plus vrai que le bon goût eft celui du plus grand nombre. Pourquoi cela ? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui eft bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait fon propre fentiment ; & ce qui eft le plus agréable en foi aura toujours la pluralité des fuffrages

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût font dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux font défigurés. C'eft alors des objets que nous

aimons que nous tirons nos modeles; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur intérêt ou leur vanité: ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux; alors le prétendu beau, loin d'imiter la nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénérer; & c'est là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens; celui des hommes

dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la litterature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés: les galans qui les conſultent ſur leur parure ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bien tôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſidérations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'indifferente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé; & à qui doit elle être indifferent? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes; n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plai;

re pour les servir ; & l'art d'écrire n'est rien moins qu'une étude odieuse, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon disciple, j'avois à choisir entre des pays où cette culture est encore à naître & d'autres où elle auroit déja dégéneré je suivrois l'ordre rétrograde, Je commencerois sa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raison de ce choix est que le goût se corromp par une délicatesse excessive, qui rend sensible à des choses que le gros des hommes n'apperçoit pas : cette délicatesse mene à l'esprit de discussion ; car plus on subtilise les objets, plus ils se multiplient : cette subtilité rend le tact plus délicat, & moins uniforme. Il se forme alors autant de goûts qu'il y a des têtes. Dans les disputes sur la préférence, la philosophie & les lumieres s'étendent ; & c'est ainsi qu'on apprend à penser. Les observations fines ne peuvent guere être faites que par de gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux societés nombreuses y épuisent leur attention sur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à present un lieu policé sur la terre, où le goût général

foit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale que le bon goût ſe cultive ; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent ; on apprend beaucoup plus dans la converſation des auteurs, que dans leurs livres ; & les auteurs eux-mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de genie, allez paſſer une année à Paris. Bientôt vous ſerez tout ce que vous pourrez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

On peut apprendre à penſer dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penſer comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il eſt bien difficile que cela n'arrive, quand on reſte avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs ſoins l'inſtrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je garderai de polir le Jugement d'Emile juſqu'à l'alterer ; & quand il aura le tact aſſez fin pour ſentir & comparer les divers goûts des hommes, c'eſt ſur des objets plus ſimples que je le ramenerai fixer le ſien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conſerver un goût pur & ſain. Dans le tumulte de la diſſipation je ſaurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours ſur des objets qui lui plaiſent j'aurai ſoin de les lui rendre auſſi amuſans qu'inſtructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyſe du diſcours, de le rendre ſenſible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'eſt peu de choſes d'apprendre les langues par elles mêmes, leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour ſavoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les régles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poëſie, dans toute eſpece de litterature, il les retrouvera, comme dans l'hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas

le moyen de former le nôtre. La différence des deux goûts se fait sentir dans tous les monumens & *jusques* sur les tombeaux. Les nôtres sont couverts d'éloges; sur ceux des anciens on lisoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'est si commun que des Heros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Heros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ces Heros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarse & Anchiale en un jour, & maintenant je suis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre stile lapidaire avec son enflure n'est bon qu'à souffler des nains. Les Anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xenophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahison dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il *irreprochables dans la guerre & dans l'amitié*. Voilà tout; mais considerez dans cet

éloge si court & si simple, de quoi l'auteur devoit avoi le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela ravissant!

On lisoit ces mots gravés sur un marbre aux Thermopiles:

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes loix

On voit bien que ce n'est pas l'Académie des Inscriptions qui a composé celle-là.

Je suis trompé si mon éleve, qui donne si peu de prix aux paroles, ne porte sa premiere attention sur ces différences, & si elles n'influent sur le choix de ces lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Demosthène, il dira: c'est un Orateur; mais en lisant Ciceron, il dira: c'est un Avocat

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela seul qu'étant les premiers, les anciens sont les plus près de la Natute, & que leur génie est plus à eux. Quoiqu'en ayent pu dire la Motte & l'Abbé Terrasson, il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre, que tous les esprits partent toujours du même

point, & que le tems qu'on employe à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras, exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & ſur les modernes ſe reduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui; ſi l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure littérature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car

c'est là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théatre n'est pas fait pour la vérité; il est fait pour flatter; pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, & d'intéresser le cœur humain. L'étude du théatre mene à celui de la poësie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge & des circonstances où le cœur s'intéresse avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un polisson de college lisant le quatrieme livre de l'Enéïde, ou Tibullo, ou le banquet de Platon; quelle différence! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému: je veux bien que le langage de l'amour te plaise, mais non pas qu'il t'égare;

ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles lettres, dans la poëſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts d-empêcher que ſes appetits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le gout n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai; mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrement de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifferens, c'eſt par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la verité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne diſpoſition de l'ame, mais ſeûlement ce qui eſt de ſenſualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux dé-

velopper mon idée, de laiſſer un moment Emile, dont le cœur pur & ſain ne peut plus ſervir de régle à perſonne, & de chercher en moi-même un exemple plus ſenſible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui ſemblent changer la Nature & refondre, ſoit en mieux, ſoit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'eſt pas ſeulement dans le militaire que l'on prend l'eſprit du Corps, & ce n'eſt pas toujours en bien que ſes effets ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tiran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde, ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille, car je ne donnerois plus d'autre nom aux

indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je serois uniquement occupé; & jusques-lá, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en differerois beaucoup, c'est que je serois sensuel & voluptueux plutôt quorgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'ostentation: J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse; & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille; *voila un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel!*

De cette immense profusion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit á prix; mais comme elle ne s'àchette qu'avec la temperance & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois temperant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la

Nature qu'il feroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle ; bien ſur que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modéle ; dans mes appetits, je lui donnerois la preférence ; dans mes gouts, je la conſulterois toujours ; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprèt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude. j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel ; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour de poiſſon ; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines, je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend Si je voulois gouter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec

eux,

eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord, ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied: je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hiver à Petersbourg; tantôt reſpirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaiſirs du bal.

Je voudrois dans le ſervice de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-ſimples,

la varieté des saisons, & tirer de chacune toutes ses delices, sans anticiper sur celles qui la suivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainsi l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac, ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris, avec ses fourneaux & ses serres chaudes vient à bout de n'avoir sur sa table, toute l'année, que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerices quand il géle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les gouterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraichi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me seroit-il fort agréable? le préfererois-je sortant de la poele, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désalterans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de vegetations forcées, de fleurs pales & sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printems, c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la premiere

violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie ; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien servi j'aurois peu de domestiques ; cela a déjà été dit, & cela est bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai service de son seul laquais, qu'un Duc des dix Messieurs qui l'entourent. J'ai pencé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'instant qu'il me plaît ; au lieu que si j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix repétassent à boire avant que je puisse étancher ma soif. Tout ce qu'on fait par autrui se fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi même. J'irois, pour que mes gens ne traitassent pas avec eux avant moi, pour choisir plus surement & payer moins cherement ; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui se fait hors de chez moi ; cela recrée, & quelque fois cela instruit : enfin, j'irois pour aller, c'est toujours quelque chose : l'ennui commence par la vie trop sédentaire ; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce sont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois poin

avoit toujours ces gens là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts : s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre ; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems : en chemin, mille embarras ne le ſont point ſecher d'impatience, ni reſter en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous même, fut-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit recevoir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure ; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre ; toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me ſeroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un Cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arran-

geons pour vivre toujours ; mais j'en aurois une differente qui produiroit le même effet. Il me sembleroit que métablir avec tant d'apareil dans un lieu feroit me bannir de tous les autres, & m'emprisonner, pour ainsi dire, dans mon palais. C'est un assez beau palais que le monde ; tout n'est-il pas au riche quand il veut jouir ? *Ubi benè, ibi patria* ; c'est là sa devise ; ses lares sont les lieux où l'argent peut tout ; son pays est partout où peut passer son coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonscrire par des murs & par des portes comme pour n'en sortir jamais ? Une épidémie, une guerre, une révolte me chasse-t-elle d'un lieu ? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le soin de m'en faire un moi même, tandis qu'on en bâtit pour moi par-tout l'univers ? Pourquoi, si pressé de vivre, m'apprêter de si loin des jouissances que je puis trouver dès aujourd'hui ? L'on ne sauroit se faire un sort agréable en se mettant sans cesse en contradiction avec soi. C'est ainsi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entasser les plaisirs

comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me sert un logement si vaste, ayant si peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir ? Mes meubles seroient simples comme mes goûts; je n'auroit ni gallerie, ni bibliothéque, sur-tout si j'aimois la lecture & que je me connusse en tableaux. Je saurois alors que de telles collections ne sont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la misere ; il n'y a pas un faiseur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire : on n'a guere un cabinet a montrer aux autres, quand on sait s'en servir pour soi.

Le jeu n'est point un amusement d'homme riche il est la ressource d'un désœuvré ; & mes plaisirs me donneroient trop d'affaires pour me laisser bien du tems à si mal remplir. Je ne joue point du tout étant solitaire & pauvre, si ce n'est quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'etois riche je jouerois moins encore, & seulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni

l'être Linteret du jeu manquant de motif dans l'opulance , ne peut jamaîs ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes ; & comme la forme des jeux moderés, qui en uſe le bénéfice à la longue, ſàit qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains , on ne peut, en raiſonnant bien , s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourit ſa vanité des preferences de la fortune , les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans ; & ces préferences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu , fruit de l'avarice & de l'ennui , ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuides ; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentiment & de connaiſſances pour me paſſer d'un tel ſuplement. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu , qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons ; auſſi l'un des biens, & peut être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité

du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaisirs à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ferois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aisance, & ne fît jamais sentir d'inégalité. Le clinquant de la parure est incommode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté possible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je parusse à ma place & qu'on ne me distinguât dans aucun; que sans affectation, sans changement sur ma personne, je fusse peuple à la Guinguette & bonne companie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaisirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées & ne reçoivent personne qu'en dentelle; j'irois donc passer ma journée ailleurs: mais si ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien des mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des

goûts, la convenance des caracteres, je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'interet. Si mon opulance m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits, mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveuillance; & où le devoir ni l'interêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achette ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'est le moyen de n'etre jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fut-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être longtems aimé. Bientôt il paîra pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent, & dans ce double lien formé par l'interêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme avide, infidelle & miserable

traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être liberal envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procedé ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit : je posséde Laïs sans quelle me posséde, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionaire

Oh ! si l'on pouvoit déveloper assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de

miferes, dont il ne fortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, fottife, erreur & rien davantage. Ce plaifir même n'eft pas de la Nature, il eft de l'opinion, & de l'opinion la plus vîle, puifqu'elle tient au mépris de foi. Celui qui fe fent le dernier des hommes, craint la comparaifon de tout autre, & veut paffer le premier pour être moins odieux. Voyez fi les plus avides de ce ragoût imaginaire font jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui feroient plus excufables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des fentimens, on craint peu l'expérience de fa maîtreffe; dans une jufte confiance, on lui dit: tu connois les plaifirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un viéux Satyre ufé de débauche, fans agrément, fans ménagement, fans égard, fans aucune efpece d'honnêteté incapable, indigne de plaire à toute femme qui fe connoît en gens aimables, croit fuppléer à tout cela chez une jeune innocente en gagnant de vîteffe fur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des fens Son dernier efpoir eft de plaire à la faveur de la nouveauté; c'eft inconteftable-

ment là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achette donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche ; il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni mœurs, ni vertu, il me reſtera du moins quelque goût, quelque ſens, quelque délicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaiſirs de la jeuneſſe, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe ; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon âge, je prendrois les goût dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je

n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles ; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur , de leur préparer à mes dépens les recits les plus ridicules , de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe , de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins , j'y satisfairois peut-être , mais avec honte , mais en rougissant de moi J'ôterois la passion du besoin , je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible , & m'en tiendrois-là ; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse , & je voudrois sur tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent ; en courant vainement après ceux qui fuient , on s'ôte encore ceux qui nous sont laissez. Changeons de goûts avec les années , ne déplaçons pas plus les âges que les saisons : il faut être soi dans tous les temps , & ne point lutter contre la Nature : ces vains efforts usent la vie , & nous empêchent d'en user

Le peuple ne s'ennuie guere , sa vie est active , si ses amusemens ne sont pas va-

viés, ils ſont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loiſirs tient lieu d'aſſaiſonnement aux plaiſirs de ſon état. Pour les riches, leur grand fléau cet l'ennui: au ſein de tant d'amuſemens raſſemblés à grands frais, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils ſont accablés de ſon poids inſupportable: les femmes, ſur tout, qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de ſort plus affreux, que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache á elle, qui changé de même en femme oiſive, s'éloigne ainſi doublement de ſon état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes fait ſupporter la longueur des plus triſtes jours qu'ait jamais paſſé créature humaine.

Les bienſéances, les modes, les uſages, qui dérivent du luxe & du bon air,

renferment le cours de la vie dans la plus mauſſade uniformité. Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde ; on ne l'a ni pour eux ni pour ſoi (25). Le ridicule que l'opinon redoute ſur toute choſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tyranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier, il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit ; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe. Ma ſeule forme conſtante ſeroit celle là ; dans chaque ſituation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je ſerois peuple avec le peuple, je ſerois campagnard

(25) Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuſer beaucoup ſe font une loi de ne jamais ſe coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver, leurs gens paſſent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarraſſés à s'y garantir d'être gelés. On entre un ſoir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes ſi amuſées laiſſent couler les heures ſans les compter : on les trouve exactement ſeules, dormant chacune dans ſon fauteuil.

aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payſan ne ſe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fonds d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique, une maiſon blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure je préfererois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne feroient ni comptés, ni cueillis par mon Jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auſquels à peine on oſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coû-

teuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, des femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champetres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaité, des travaux ruſtiques, les folâtres jeux ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules á des gens en haleine depuis le lever du ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la ſalle á manger ſeroit par-tout, dans

le jardin, dans un bateau, ſous un arbre, quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroient en chantant l'apprêt du feſtin; on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons; chacun ſe préférant ouvertement á tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe préférât de même á lui: de cette familiarité cordiale & moderée, naîtroit ſans groſſiereté, ſans fauſſeté, ſans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politeſſe, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant á nous faire attendre á boire & murmurant d'un trop long dîné. Nous ſerions nos valets pour être nos maîtres, chacun ſeroit ſervi par tous, le tems paſſeroit ſans le compter, le repas ſeroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il paſſoit près de nous quelque payſan retournant

au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroien porter plus gaîment sa misere; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret, je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples, comme eux, qui contribueroient à la fête; & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux la franchise & le vrai plaisir. Je souperois gaîment au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vielle chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opera.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on: mais la chasse? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser; J'entends: je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort: Je me suppose riche,

il me faut donc de plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs : voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs seigneuriaux, sur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien, mais cette terre aura des voisins jaloux de leurs droits, & desireux d'usurper ceux des autres : nos gardes se chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins, cela n'est déjà pas fort agréable. Mes vasseaux ne verront point avec plaisir labourer leurs bleds par mes liévres, & leurs féves par mes sangliers ; chacun n'osant tuer l'ennemi qui détruit son travail, voudra du moins le chasser de son champ : après avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil, je songerai malgré moi à la misere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince tout cela ne me toucheroit guere : mais moi nouveau parvenu ; nouveau riche ; j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout, l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres : tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fourragé la recolté, viendront ſe plaindre de leur côté ; les uns ſeront punis d'avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triſte alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens: cela doit troubler beaucoup ſe me ſemble le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules des perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager le plaiſir de leurs peines ? Otez en l'excluſion ; plus vous les laiſſerez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais ſans changer de goûts je ſuivrai celui que je me ſuppoſe à moindre fraix. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre

à tout le monde , & où j'en puiſſe avoir l'amuſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare , mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdix , & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui , je ſoutiens , que ſeul avec ſon chien , chargé de ſon fuſil , de ſon carnier , de ſon fourniment , de ſa petite proie , il revenoit le ſoir , rendu de fatigue & déchiré des ronces , plus content de ſa journée que tous vos chaſſeurs de ruelle , qui , ſur un bon cheval , ſuivis de vingt fuſils chargés , ne font qu'en changer , tirer & tuer autour d'eux , ſans art , ſans gloire , & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre ; & l'inconvenient eſt ôté quand on n'a ni terre à garder ni braconnier à punir , ni miſérable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon de préference. Quoiqu'on faſſe , on ne tourmente point ſans fin les hommes , qu'on n'en reçoive auſſi quelque mal aiſe ; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup les plaiſis excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amu-

ſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaiſir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être par-tout le maître, & ne ſe trouve bien qu'où il ne l'eſt pas, il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne ſerai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'uſurpe ſur les Princes mêmes ; je m'accommode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent, je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens ſouvent pour maitenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il

lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-temps à piller mes voiſins, avant de manquer d'aſyle.

Voilà quelque eſſai du vrai goût dans le choix des loiſirs agréables: voilà dans quel eſprit on jouit; tout le reſte n'eſt qu'illuſion, chimere, ſotte vanité. Quiconque s'écartera de ces regles, quelque riche qu'il puiſſe être, mangera ſon or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, ſans doute, que de tels amuſemens ſont à la portée de tous les hommes; & qu'on n'a pas beſoin d'être riche pour les goûter. C'eſt préciſement à quoi j'en voulois venir On a du plaiſir quand on en veut avoir: c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le bonheur devant nous; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richeſſe, il lui ſuffit d'être libre & maître de lui. Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il

s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche : c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. Émile ne saura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus sain il le sentira mieux encore, & toutes ses observations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En passant ainsi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouverons point. Il importoit qu'elle ne se trouvât pas si vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien sûr qu'elle n'étoit pas (26).

Enfin le moment presse ; il est tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en fasse une qu'il prenne pour elle, qu'il ne connoisse trop tard son erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croyant plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris ; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence ; nous ne serons jamais assez loin de toi.

(26.) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul, & de ultimis finibus? Pretium ejus.* Prov xxxj. 10.

Fin du Tome troisieme.

